



Selma Lagerlöf

L'ARGENT DE MONSIEUR ARNE

Traduction : Éli^sa GIROD-HOSKIER
Illustrations : DAGMAR

1910 (1904)

*édité par les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande
www.ebooks-bnr.com*

Table des matières

1.1.	3
1.2.	9
1.3.	16
1.4.	20
LA HALLE AUX POISSONS	23
AU CLAIR DE LUNE	39
LA POURSUITE	48
4.1.	48
4.2.	52
4.3.	55
LA TAVERNE DE L'HÔTEL DE VILLE	62
5.1.	62
5.2.	65
5.3.	73
5.4.	76
L'ERRANTE	81
LA FUITE DE SIR ARCHIE	89
SUR LA GLACE	103
LE GRONDEMENT DES VAGUES	106
Ce livre numérique :	114

1.1.

Du temps du roi Frédéric II de Danemark, vers l'an 1560, vivait à Marstrand, dans la pauvreté, un revendeur de poisson nommé Thorarin. Faible de santé, infirme d'un bras, il n'avait pas la force de tirer un filet hors de l'eau ni de conduire un bateau à la rame. Il ne pouvait donc pas gagner sa vie comme les autres pêcheurs du petit archipel de Marstrand et devait se contenter de circuler de village en village dans sa kariole, avec sa provision de poisson frais ou salé.

Un soir de février, au crépuscule, Thorarin se trouva sur la route qui, de Kongshelle mène à la paroisse de Solberga. La route était particulièrement solitaire, on n'y voyait pas une âme ; Thorarin cependant n'avait pas besoin de garder le silence. Il avait à côté de lui, sur la voiture, un excellent compagnon auquel il parlait souvent : c'était un petit chien noir au poil épais, qui répondait au

nom de Grim. En général, Grim se tenait parfaitement tranquille, la tête appuyée sur ses pattes de devant, clignotant seulement des yeux quand son maître lui parlait ; mais s'il entendait quelque chose qui lui déplût, il se redressait, et, le museau en l'air, hurlait plus fort qu'un loup.

« Grim, mon chien, » dit Thorarin, « écoute les grandes nouvelles que j'ai apprises aujourd'hui. On m'a raconté à Kongshelle et à Kareby, que la mer est gelée à une grande distance. Voici longtemps que nous avons une température calme et un ciel clair, personne ne le sait mieux que toi et moi qui sommes depuis bien des jours sur les grands chemins. La glace est non seulement épaisse dans les fiords et dans les criques, mais aussi plus loin dans le Kattegat. Les bateaux ne peuvent plus circuler dans notre archipel et on va maintenant en traîneau jusqu'à Marstrand et aux îles Paternoster ».

Le chien écoutait avec attention et ne semblait pas mécontent ; il ne bougeait pas, clignant seulement des yeux.

« Il ne nous reste pas beaucoup de poisson », continua Thorarin. « Que penserais-tu si, au pro-

chain tournant, nous piquions droit du côté de la mer ? En passant par l'église de Solberga et par Ödsmälskil, il n'y aurait pas plus d'une lieue et demie jusqu'à Marstrand. Ce ne serait pas désagréable, pour une fois, de rentrer sans prendre le bateau ou le bac ».

Ils traversaient à ce moment la longue bruyère de Kareby, et, bien que le temps eût été calme depuis le matin, le vend froid qui courait sur la lande, transperçait les deux amis.

« On pensera peut-être que nous sommes de vrais sybarites de mettre le cap sur la maison au plus fort moment de la vente », dit Thorarin en faisant aller ses bras pour tâcher de se réchauffer, « mais voilà plusieurs semaines que nous circulons et nous avons vraiment besoin de nous reposer pendant quelques jours et de nous dégeler ».

Le chien était toujours immobile ; Thorarin se sentit plus d'assurance et continua gaiement : « Et puis la maman est seule dans sa hytte¹ depuis de longs jours, elle doit languir après nous. Mars-

¹ Chaumière, l'y se prononce « u ».

trand est si gai cet hiver ! les rues et les places sont pleines de pêcheurs et de marchands ; dans les entrepôts on danse et on s'amuse tous les soirs, et tu ne peux t'imaginer, Grim, la quantité de bière qui se consomme dans les auberges ».

En parlant ainsi Thorarin se pencha vers le chien pour voir s'il l'écoutait. Grim, tout éveillé, ne montrait aucun signe de mécontentement ; alors Thorarin prit au premier carrefour, le chemin allant vers la mer, et secoua les rênes sur le dos du cheval pour le faire aller plus vite.

« Puisque nous passons tout à côté du presbytère de Solberga, » reprit Thorarin, « nous y entrerons pour demander si, en effet, la glace est assez solide pour nous porter jusqu'à Marstrand ».

Thorarin avait parlé à demi voix, sans se demander si le chien prêtait l'oreille ; mais à peine eut-il prononcé ces mots que Grim bondit et poussa un formidable hurlement. Le cheval, effrayé fit un écart ; Thorarin, lui-même, eut peur et tourna la tête de tous côtés pour voir si des loups étaient à leur poursuite ; mais Grim seul avait hurlé ; Thorarin essaya de le calmer : « Mon pauvre ami, lui dit-il, combien de fois n'avons-

nous pas été au presbytère de Solberga ! Du reste, je ne suis pas du tout sûr que M. Arne puisse nous renseigner sur l'état de la glace, mais ce dont je suis *certain*, c'est qu'il nous donnera un bon souper avant de nous laisser repartir pour notre voyage maritime ».

Le chien, loin de se calmer, hurlait de plus en plus fort, le museau en l'air. Thorarin ne put s'empêcher de se sentir mal à l'aise. Il faisait maintenant presque nuit, cependant on pouvait distinguer l'église de Solberga et la grande plaine qui s'étendait à l'entour ; celle-ci était protégée d'un côté par des croupes longues et boisées, de l'autre, du côté de la mer, par des rochers abrupts. En traversant tout seul cette lande, il semblait à Thorarin qu'il n'était qu'un petit moucheron et que, à la faveur de l'obscurité, des myriades d'esprits follets et de monstres effrayants sortiraient des sombres forêts et des rochers noirs : or, en fait de proie, il n'y avait sur la grande plaine que le pauvre Thorarin ! Pourtant, il fit tout son possible pour tranquilliser son chien : « Enfin, Grim », dit-il « qu'as-tu donc contre M. Arne ? Il est riche et considéré, il aurait pu être un grand chef de guerre s'il ne s'était pas fait pasteur ».

Le chien ne voulant pas se taire, Thorarin perdit patience, et le prenant par la peau du cou, il le jeta sur la route, puis il continua son chemin. Mais l'animal resta à la même place, hurlant toujours. Thorarin l'entendit encore lorsqu'il pénétra sous la voûte sombre qui menait dans la cour du presbytère. Celui-ci se composait de quatre corps de bâtiments peu élevés et en bois.

1.2.

Le pasteur de Solberga était en train de souper entouré de sa famille et de ses serviteurs ; sauf Thorarin, il n'y avait aucun étranger.

Le pasteur était un vieillard à cheveux blancs, ayant encore une belle et forte apparence. Sa femme était assise auprès de lui ; sur elle, les années avaient pesé davantage ; sa tête et ses mains tremblaient, et elle était presque complètement sourde. De l'autre côté de M. Arne, se tenait son jeune chapelain ; il était pâle et préoccupé comme s'il portait encore le fardeau des fortes études de Wittenberg. Ces trois personnes étaient assises au haut de la table. Un peu plus loin était Thorarin, puis les serviteurs, et de l'autre côté les servantes. Les hommes étaient chauves, voûtés, avec un regard terne. Les servantes, moins vieilles, paraissaient cependant usées par le travail.

Tout à fait au bout de la table se tenaient deux jeunes filles, l'une était la petite-fille de M. Arne,

et avait quinze ans. Elle était blonde, fine, le visage à peine formé, mais promettait d'être jolie. L'autre, orpheline de père et de mère, avait été élevée au presbytère. Ces deux enfants étaient serrées l'une contre l'autre sur le même banc et paraissaient s'entendre à merveille.

On mangeait dans un profond silence. Thorarin promenait son regard de l'un à l'autre, mais personne ne paraissait avoir envie de parler. Ces serviteurs si âgés se disaient à eux-mêmes : Quelle bénédiction de ne plus être dans le besoin comme nous l'avons été si souvent, et que de grâces à rendre à Dieu pour sa bonté à notre égard.

Thorarin n'ayant personne à qui parler, se mit à examiner cette salle qu'il connaissait pourtant fort bien. Il regarda le grand poêle à plusieurs étages près de la porte, puis le lit à colonnes, les bancs scellés contre le mur tout autour de la pièce, l'ouverture pratiquée au plafond pour laisser sortir la fumée et entrer le froid de l'hiver. Ce marchand de poisson qui ne possédait pour toute fortune que la plus pauvre hytte de l'Archipel de Marstrand se dit : Si j'étais aussi riche que M. Arne, je ne me contenterais pas de demeurer

dans une si vieille habitation composée d'une seule pièce ; je me ferais construire une belle maison à pignons, comme celles des gros bourgeois de Marstrand. Ce que Thorarin regardait surtout, c'était le lourd coffre de chêne placé au pied du grand lit. Il savait que M. Arne y enfermait ses pièces d'argent et il avait entendu dire que le coffre en était rempli jusqu'aux bords. Lui, Thorarin, si pauvre, qu'il avait rarement une pièce d'argent dans sa poche, se dit encore : Je ne voudrais pas posséder cet argent ; on prétend qu'il vient des anciens couvents du pays, et les moines ont prédit qu'il porterait malheur à M. Arne.



Thorarin en était là de ses réflexions, lorsqu'il vit M^{me} Arne mettre la main derrière son oreille comme pour mieux entendre, puis elle se tourna vers son mari et lui demanda : « Pourquoi aiguiset-on des couteaux à Branehög ? »

Il régnait un si profond silence quand la vieille femme prononça ces paroles, que tout le monde tressaillit et eut l'air effrayé.

M^{me} Arne semblait positivement écouter quelque bruit. Tous les serviteurs cessèrent de manger et tendirent l'oreille. Un silence de mort continuait à régner dans la salle et la vieille femme s'agitait de plus en plus. Elle posa sa main sur le bras de M. Arne en répétant : « Je ne puis comprendre pourquoi ce soir on aiguisé tous ces grands couteaux à Branehög ».

M. Arne caressa la main de sa femme comme pour la tranquilliser, mais sans se donner la peine de lui répondre. Il continuait à manger avec le plus grand calme.

La vieille femme écoutait toujours. Les larmes jaillirent de ses yeux, tellement son émotion était intense, et sa tête et ses mains tremblèrent encore

davantage. Les deux jeunes filles au bout de la table s'étaient mises à pleurer de terreur.

« N'entendez-vous pas comme on aiguise ? » demanda M^{me} Arne. « N'entendez-vous pas ces affreux sifflements ? »

M. Arne ne disait rien, il caressait toujours la main de sa femme. Lui se taisant, personne n'osait parler, mais on était persuadé que la vieille M^{me} Arne ne se trompait pas et que le bruit qu'elle entendait ne pouvait être que le présage d'événements terribles. Le sang se glaçait dans les veines, personne ne mangeait plus, sauf M. Arne. On songeait que M^{me} Arne avait pendant de longues années porté toute la responsabilité de la marche de la maison ; jamais, elle ne s'était absentée, toujours elle avait veillé sur ses enfants et ses serviteurs avec tendresse et dévouement ; elle avait soigné les troupeaux et les cultures de façon à les faire prospérer. Aujourd'hui, si elle était affaiblie par l'âge et usée par le travail, chacun était persuadé pourtant, que si un danger menaçait la maison, elle s'en apercevrait la toute première.

Son épouvante croissait de minute en minute. Elle joignit les mains et de grosses larmes coulèrent le long de ses joues flétries.

« Arne Arneson² », dit-elle en gémissant, « demande-moi donc pourquoi j'ai si peur ? »

M. Arne se pencha vers elle : « Je ne comprends pas pourquoi tu as si peur », dit-il.

« J'ai peur des grands couteaux qu'on aiguise à Branchög », répondit-elle.

« Comment peux-tu entendre aiguïser des couteaux à Branchög qui est à une demi-lieue d'ici », dit M. Arne en riant. « Allons, reprends ta cuillère et finissons de souper ».

M^{me} Arne s'efforça de dompter sa frayeur. Elle saisit sa cuillère et l'avança vers le plat de laitage, mais sa main tremblait si fort, qu'on entendit sa cuillère heurter le plat. Elle la reposa aussitôt.

« Comment veux-tu que je mange, avec ces sifflements ? » dit-elle, « j'entends aiguïser des couteaux ! »

² Arneson, fils d'Arne.

M. Arne repoussa alors son assiette et posa sa cuillère. Il joignit les mains, tout le monde en fit autant et le chapelain prononça le Bénédicité.

Après la prière, M. Arne, regardant les visages qui l'entouraient, vit combien ils étaient pâles et effrayés et cela le fâcha. Il se mit à parler du temps où il venait d'arriver à Bohusle pour y prêcher la foi luthérienne ; lui et ses serviteurs avaient bien souvent dû fuir devant les papistes comme la bête devant le chasseur. « N'avons-nous pas vu nos ennemis en embuscade quand nous allions à la maison de Dieu ? » continua-t-il, « n'avons-nous pas été obligés parfois de quitter nos demeures et de fuir dans les forêts comme des proscrits ? Et devons-nous aujourd'hui nous laisser effrayer comme de vieilles femmes par un mauvais présage ? »

À mesure qu'il parlait, le pasteur semblait grandir et ceux qui étaient avec lui reprirent courage. C'est vrai, se dirent-ils, Dieu a protégé M. Arne de bien des périls.

1.3.

Lorsque Thorarin quitta le presbytère, son chien vint au devant de lui sur la route et sauta dans la kariole. Thorarin fut de nouveau inquiet en voyant que Grim était resté à l'attendre à l'entrée du presbytère. « Grim, mon chien », dit-il « pourquoi es-tu resté devant la porte toute la soirée ? pourquoi n'es-tu pas entré dans la maison pour avoir un peu à manger ? penses-tu vraiment qu'un danger menace M. Arne ? l'aurais-je peut-être vu pour la dernière fois ? Il est vrai qu'un homme, même robuste comme lui, doit mourir un jour, et qu'il a, sans doute, bien près de quatre-vingt-dix ans ».

Thorarin s'engagea sur la route qui conduisait à la ferme de Branehög ; il vit, en y arrivant plusieurs traîneaux dans la cour de l'auberge et de la lumière qui filtrait à travers les volets fermés. « Grim », dit-il à son chien, « puisque les gens ne sont pas encore couchés, je vais entrer pour demander si l'on a aiguisé des couteaux par ici ce

soir. Il descendit de sa kariole et en ouvrant la porte de la maison, il vit qu'il y avait du monde dans la salle. Les hommes d'un certain âge, assis sur les bancs disposés le long des murs, avaient leurs chopes de bière devant eux ; au milieu de la salle les jeunes gens et les jeunes filles riaient et chantaient.

Thorarin comprit aussitôt qu'aucun de ceux qui se trouvaient là, ne songeait à aiguiser son arme pour accomplir un forfait sanguinaire. Il referma la porte pour s'en aller, quand l'hôte le rejoignit et l'invita cordialement à entrer. La gaieté était générale ; Thorarin s'installa auprès de quelques paysans et fut copieusement servi ; il n'était pas fâché de chasser les noires pensées qui l'avaient obsédé. Après lui, d'autres personnes arrivèrent encore. Tard dans la soirée, on vit entrer un homme et une femme modestement vêtus qui se tinrent à l'écart, entre le poêle et la porte. L'hôte s'avança vers eux, les prit par la main et les conduisit au haut de la salle, en disant à haute voix : « Le proverbe a raison : Celui qui arrive le dernier est celui qui demeure le plus près ; voici mes voisins les plus proches ; nous sommes eux et moi, les seuls habitants de Branchög ».

« Tu devrais plutôt dire, » répondit l'homme, « que toi seul en es l'habitant ; je ne suis qu'un pauvre charbonnier auquel tu as permis de construire une hytte sur ton pré ».

Le charbonnier s'assit à côté de Thorarin et se mit à causer avec lui. Il lui raconta en ces termes, pourquoi ils étaient venus si tard, lui et sa femme :

« Trois compagnons tanneurs nous ont ce matin demandé l'hospitalité. Ils étaient exténués et sont restés chez nous toute la journée ; ils nous ont dit s'être perdus dans la forêt pendant toute une semaine. Une fois restaurés, et reposés, ils se sont renseignés sur les fermes des environs, sur celles qui étaient les plus grandes et les plus riches afin de se procurer de l'ouvrage. Nous leur avons indiqué celle de M. Arne comme étant la plus considérable. Alors, ils ont sorti de grands couteaux de leur gaine et se sont mis à les aiguiser. Ce travail a été assez long, et pendant qu'ils aiguisaient, ils avaient un air si sauvage que nous n'avons pas osé quitter la hytte ; je les verrai toujours », ajouta le charbonnier, « aiguisant leurs couteaux contre la pierre en faisant un grand bruit ; ils étaient effrayants avec leurs barbes incultes et leurs ja-

quettes de peau sales et déchirées. J'ai été bien content quand je les ai vus s'éloigner ».

Thorarin, à ce récit, raconta à son tour, ce dont il avait été témoin au presbytère. « C'est donc vrai », dit-il en riant, « qu'on aiguisait, ce soir, des couteaux à Branchög ». Il avait bu abondamment et avait réussi à dissiper ses inquiétudes. « Me voilà rassuré, » conclut-il, « puisque je sais maintenant que ce qui troublait M^{me} Arne n'était autre qu'un bruit de couteaux aiguisés par trois ouvriers tanneurs ».

1.4.

Il était au moins minuit, lorsque quelques uns des hommes qui étaient à l'auberge de Branchög sortirent dans la cour pour brider leurs chevaux et rentrer chez eux. Ils virent aussitôt du côté de Solberga, le ciel en feu et des flammes et de la fumée s'élever assez haut. Ils rentrèrent précipitamment à l'auberge en s'écriant : « Au secours ! au secours ! le presbytère de Solberga brûle ! »

Tout le monde courut au feu, qui en voiture, qui à pied, et ceux qui étaient à pied arrivèrent aussi vite que les autres. Au presbytère on ne vit pas une âme, tous les habitants dormaient probablement sans se douter que le feu les menaçait. On s'aperçut aussitôt que les maisons ne brûlaient pas encore, mais seulement un amas de paille et de bois qui avait été amoncelé contre les murs. Le feu n'avait atteint que quelques poutres et fait fondre la neige du toit de chaume qu'il était sur le point d'atteindre. L'incendie avait certainement été allumé par des mains criminelles. La question

était de savoir si les habitants du presbytère dormaient vraiment ou s'il leur était arrivé malheur. Il fallait d'abord, avec des perches, éloigner tout ce qui brûlait le long des murs, grimper ensuite sur le toit pour en arracher le chaume, puis s'occuper d'ouvrir la porte. Le premier qui voulut en franchir le seuil, se mit de côté pour laisser passer celui qui le suivait. Celui-ci, à son tour, au moment de saisir la poignée, s'effaça devant un autre. Ils étaient tous terrifiés à l'idée d'entrer, car du sang coulait à flots sous la porte, la poignée en était tachée.

À ce moment, la porte s'ouvrit de l'intérieur et le chapelain parut ; il râlait et chancelait. Le sang ruisselait d'une profonde blessure à la tête. Il put se tenir debout une seconde : « Cette nuit », dit-il d'une voix rauque, « M. Arne et ceux qui étaient avec lui, ont été assassinés par trois malfaiteurs descendus par le toit et vêtus de jaquettes de peau. Ils se sont jetés sur nous comme des bêtes féroces ». Il ne put en dire plus et tomba mort.

Enfin on pénétra dans la maison et on trouva les choses telles que le chapelain les avait dites.

Le grand coffre de chêne rempli d'argent, avait disparu. Le cheval et le traîneau n'étaient plus à l'écurie. Vingt hommes se mirent à la poursuite des meurtriers et relevèrent la trace du traîneau jusqu'à la mer.

Les femmes prirent soin des morts ; elles les sortirent de cette maison pleine de sang et les déposèrent sur la neige blanche. On découvrit alors que la jeune orpheline recueillie par M. Arne n'était pas au nombre des morts. Chacun se demandait si elle avait pu s'enfuir ou si les assassins l'avaient emmenée ; on la découvrit enfin accroupie entre le grand poêle et le mur. Elle était restée là pendant la lutte et n'avait aucun mal, mais elle était tellement saisie d'horreur qu'elle ne pouvait proférer un seul mot.

LA HALLE AUX POISSONS

L'infortunée jeune fille qui avait été sauvée du carnage, fut emmenée par Thorarin à Marstrand. Il avait été pris pour elle d'une si profonde pitié qu'il lui avait proposé de venir demeurer dans sa petite hytte et de partager avec sa mère et lui leur pain quotidien : C'est la seule chose que je puisse faire pour M. Arne, avait pensé Thorarin, en échange des nombreuses fois où il m'a acheté du poisson et rassasié à sa table. Je suis bien pauvre, mais cependant cette enfant sera mieux dans la petite ville de Marstrand qu'au milieu des paysans de Solberga. À Marstrand il y a beaucoup de bourgeois aisés chez qui elle pourra peut-être trouver à se placer.

Pendant les premiers jours de son arrivée à Marstrand, la jeune fille pleura du matin au soir. Elle se lamentait sur le sort de M. Arne et ne cessait de répéter qu'elle avait perdu ceux qui lui étaient le plus chers au monde. Elle pleurait surtout sa sœur adoptive et se reprochait de s'être cachée derrière le poêle et de n'être pas morte avec elle. En présence de son fils, la mère de Thorarin ne fit aucune remarque sur l'attitude de la jeune fille, mais quand elles furent seules, elle lui dit un matin : « Je ne suis pas assez riche pour te garder, Elsalil, si tu restes les mains croisées à te lamenter. Tu ferais mieux de venir avec moi à la halle et d'apprendre à nettoyer le poisson.

Elsalil obéit et descendit au marché où elle travailla toute la journée avec d'autres femmes. Celles-ci, pour la plupart, étaient jeunes et gaies. Elles se mirent à bavarder avec Elsalil et lui demandèrent pourquoi elle était triste et silencieuse.

Elsalil se mit alors à leur parler des choses horribles qu'elle avait vues il y avait si peu de jours ; des trois bandits qui avaient pénétré par l'ouverture du toit et avaient assassiné tous ceux qu'elle chérissait. Tandis qu'elle parlait, une

ombre noire passa sur la table auprès de laquelle elle travaillait. Elle leva les yeux et vit trois messieurs vêtus de pourpoints de velours à bouffants brodés d'or et de soie, et coiffés de grands chapeaux à plumes.

L'un d'eux semblait d'un rang plus élevé que les autres. Il avait l'air malade, avec sa figure pâle, et ses yeux enfoncés. Il observait Elsalil en souriant.

Elsalil interrompit son travail pour regarder ce beau seigneur.

« N'aie pas peur », dit-il, « laisse nous seulement écouter ton récit ».

Mais Elsalil se tut et baissa la tête.

« De quoi as-tu peur, mon enfant », dit-il, « nous sommes des Écossais, depuis dix ans au service du roi Jean de Suède et nous allons rentrer dans notre pays dès que les fiords seront dégelés. En attendant nous nous promenons dans la ville et nous aimerions t'entendre raconter ce terrible événement du presbytère de Solberga. Quelqu'un a-t-il échappé aux meurtriers ? »

Elsalil avait eu le temps de se remettre et voulut prouver qu'elle était capable de causer avec des seigneurs. Elle se disait : Je ne suis pourtant pas une fille de la halle au poisson, je suis de bonne naissance.

« Je racontais », reprit-elle, ce carnage au presbytère. »

« Mais », dit l'étranger, « j'ignorais jusqu'à cet instant que quelqu'un de la maison de M. Arne en fût échappé vivant ».

Elsalil reprit donc son récit et dit comment les vieux serviteurs s'étaient rassemblés autour de leur maître pour le défendre ; comment M. Arne s'était élancé avec une épée sur les malfaiteurs mais avait été tué. M^{me} Arne, ramassant l'épée de son mari, s'était avancée bravement, mais les brigands l'avaient assommée en riant. Toutes les femmes s'étaient réfugiées sur le haut du poêle, mais quand les hommes eurent été massacrés, elles furent jetées en bas et tuées à leur tour. La dernière, dit Elsalil, était ma chère sœur adoptive. Elle les supplia à genoux de l'épargner et deux d'entre eux voulaient lui laisser la vie, mais le troi-

sième déclara qu'il fallait que tous meurent et il lui plongea son couteau dans le cœur.

Pendant qu'Elsalil racontait cette scène de meurtre et de sang, les trois hommes se tenaient immobiles devant elle. Ils n'échangèrent pas un regard mais écoutaient attentivement. Leurs yeux étincelaient et de temps en temps leurs lèvres s'écartaient et laissaient voir leurs dents luisantes. Elsalil pleurait. Pas une fois, en parlant, elle n'avait levé la tête. Elle ne s'apercevait pas que l'homme qui était à côté d'elle, avait des yeux et des dents semblables à ceux d'un loup. Après avoir achevé son récit et essuyé ses larmes, elle le regarda, et quand cet homme rencontra le regard d'Elsalil, son visage s'adoucit merveilleusement.

« Puisque tu as si bien vu les meurtriers », reprit-il, « je pense que tu les reconnaîtrais » ?

« Je ne les ai vus qu'à la lueur du bois flam-bant qu'ils ont pris dans l'âtre pour s'éclairer », répondit-elle, « mais avec l'aide de Dieu, je les reconnaîtrai. Je supplie Dieu, chaque jour, de les mettre sur mon chemin ».

« Que veux-tu dire ? » demandèrent les étrangers ? « n'est-il donc pas vrai qu'ils aient péri ? »

« On dit que oui », répondit Elsalil. « Les paysans ont suivi la trace du traîneau depuis le presbytère jusqu'à un grand trou dans la glace ; ils ont vu les empreintes du cheval et des souliers ferrés de ces hommes, mais les traces s'arrêtaient là et on pense qu'ils se sont noyés ».

« Et toi, Elsalil, le crois-tu ? demandèrent les étrangers.

« Je ne puis que le croire », dit Elsalil, « et cependant je voudrais qu'ils eussent été sauvés, je prie Dieu, chaque jour, de permettre que le traîneau et le cheval aient seuls disparu sous la glace ».

« Pourquoi désires-tu cela ? » continua l'étranger.

Elle rejeta la tête en arrière ; ses yeux lancèrent des éclairs : « Je le *désire* afin que je puisse les découvrir et les faire prendre, je le *désire* afin de pouvoir leur arracher le cœur, je le *désire* afin

que je voie le bourreau les écarteler et les supplicier ».

« Mais », dit l'étranger, « comment ferais-tu cela, toi qui n'es qu'une faible enfant ! »

« S'ils vivent », dit Elsalil, « je saurai les faire châtier. Ils sont forts, je le sais, mais ils ne m'échapperont pas ! J'aimerais mieux mourir. »

Comme les étrangers souriaient, Elsalil frappa du pied.

« S'ils sont en vie, je n'oublierai pas qu'ils m'ont pris mon foyer et que j'en suis réduite à nettoyer du poisson. Je n'oublierai pas qu'ils ont massacré tous les miens, et celui que j'oublierai encore moins, c'est celui qui a saisi et tué la sœur que je chérissais ».

Les Écossais ne firent que rire de cette grande colère et s'en allèrent pour ne pas irriter davantage la jeune fille. Longtemps après qu'ils l'eurent quitté, Elsalil entendit encore leurs éclats de rire.

M. Arne fut enterré dans l'église de Branehög. Les funérailles eurent lieu une semaine après le meurtre et, le même jour, il y eut, au tribunal de

Branehög un interrogatoire concernant ce terrible événement.

M. Arne était connu de toute la contrée. Une grande foule se rassembla à ses funérailles. Entre Solberga et Branehög la circulation avait été intense : il semblait que toute une armée fût venue rendre les devoirs à son chef.

Très tard, le même soir, Thorarin revint dans sa kariole sur le chemin que tant de gens venaient de fouler. Ayant été appelé à témoigner au tribunal, il avait aussi, maintes fois, raconté dans la journée, les détails du meurtre. Les gens de Branehög l'avaient très bien reçu et généreusement traité ; il avait été entraîné à vider bien des choppes avec eux et avec tous ses amis venus de loin, aussi se sentait-il fatigué et la tête lourde. Il s'étendit dans la kariole, assailli des plus lugubres pensées et plein du souvenir de M. Arne. En arrivant près du presbytère de Solberga, il dit à son petit compagnon : « Ah ! Grim, si j'avais seulement cru au présage de M^{me} Arne ! J'aurais pu empêcher tous ces malheurs ! C'est comme si j'avais moi-même contribué au meurtre. Une

autre fois, je serai moins incrédule et plus attentif à ce que j'aurai à faire ».

Thorarin dormait à moitié. Le cheval qui allait à son gré, entra dans la cour du presbytère et s'arrêta devant l'écurie. À ce moment, Thorarin regarda autour de lui. Un frisson le saisit lorsqu'il se vit à l'endroit même où tant de sang avait coulé il y avait à peine huit jours. Saisissant les rênes, il voulut tourner bride et s'en aller, mais, tout à coup, on lui frappa sur l'épaule. C'était le vieil Olof qui, de tout temps, avait servi chez M. Arne.

« Es-tu si pressé de t'en aller, Thorarin ? » demanda Olof. « Entre donc, M. Arne t'attend ».

Thorarin, la tête en feu, crut qu'il rêvait. Cet homme qui se tenait près de lui, qui lui parlait, il l'avait vu mort, avec la gorge ouverte. De nouveau il se disposait à partir aussi rapidement que possible, mais Olof lui mit encore une fois la main sur l'épaule, en insistant pour le retenir.

Alors Thorarin chercha une excuse : « Je ne veux pas déranger M. Arne à cette heure avancée », dit-il, « le cheval est entré sans que je m'en sois aperçu. Je vais passer la nuit à l'auberge et si M. Arne veut me parler, je reviendrai demain ma-

tin » ; et il secoua les rênes pour faire partir le cheval.

« Ne soit pas si entêté », dit Olof, « M. Arne n'est pas couché et il t'attend ; tu seras, au reste, mieux ici qu'au village pour y passer la nuit. »

Thorarin allait répondre qu'il n'avait pas envie de coucher dans une maison dont le toit était à moitié effondré, mais jetant un regard sur l'habitation, il vit qu'elle était intacte. Le matin même cependant, il en avait considéré les murs noircis par le feu ; il se frotta énergiquement les yeux, mais en vérité, le presbytère était bien là avec son toit de chaume couvert de neige ; à travers les volets fermés, la lumière filtrait et se reflétait sur le sol.

Qu'y a-t-il de plus agréable pour le voyageur fatigué, transi de froid, que de voir luire une lumière hospitalière ? Mais Thorarin n'en fut que plus épouvanté. Il frappa de nouveau son cheval qui se cabra sans avancer d'un pas.

« Allons, viens et entre, Thorarin », dit Olof, « je croyais que tu ne voulais rien avoir à te reprocher dans cette affaire. »

Aussitôt Thorarin fut replongé dans les tristes pensées qu'il avait eues en route. Il lâcha les guides : « Eh bien, Olof, entrons », dit-il, et il sauta de la voiture.

Il lui sembla n'avoir jamais rien fait de plus pénible que de traverser cette cour pour entrer dans la maison.

Sur le seuil, il ferma les yeux pour ne rien voir, essayant de se donner du courage en pensant à M. Arne.

Il t'a restauré bien des fois, se dit-il ; il t'a acheté du poisson même quand son garde-manger était plein, il a toujours été bon pour toi de son vivant et ne te fera certainement aucun mal après sa mort. Il te demandera peut-être de lui rendre un service. N'oublie pas, Thorarin, qu'il faut être reconnaissant même envers les morts.

Ouvrant alors les yeux, il vit que rien n'était changé dans la pièce. Le grand poêle à plusieurs étages était-là, les tapis tissés et les toiles brodées couvraient les murs. Ses regards allaient du poêle au mur et du mur au plafond, mais il n'avait pas le courage de voir si M. Arne était à table, sur le banc où il avait coutume de s'asseoir.

Peu à peu, cependant, il s'y décida. M. Arne était bien là, en chair et en os, ainsi que sa femme et le chapelain, exactement comme ils y étaient huit jours auparavant.

Le repas semblait terminé, car M. Arne avait repoussé son assiette et posé sa cuillère. Tous les vieux domestiques étaient à leur place, mais *une* jeune fille seulement était assise au bout de la table.

Thorarin resta près de la porte sans rien dire. Tout le monde avait l'air triste et inquiet ; M. Arne penchait la tête sur sa main. Il la releva au bout d'un instant :

« Qui est cet étranger que tu as fait entrer, Olof ? » dit-il.

« C'est Thorarin, le marchand de poisson », répondit Olof. « Il a été aujourd'hui au tribunal de Branehög ».

La figure de M. Arne s'éclaira, et, s'adressant à Thorarin :

« Viens ici, Thorarin », dit-il, « et raconte-moi ce qu'il y a de nouveau au tribunal. J'ai passé la moitié de la nuit à t'attendre ».

Tout semblait si naturel que Thorarin commença à se calmer. Faisant quelques pas vers M. Arne, il regarda, par habitude, du côté du grand lit à colonnes, où était le coffre en chêne contenant l'argent. Le coffre n'était plus là ! De nouveau un frisson le saisit.

« Thorarin, tu vas me raconter ce qui s'est passé aujourd'hui au tribunal de Branchög », répéta M. Arne.

Thorarin commença un récit, mais il ne s'expliquait pas clairement, et M. Arne l'interrompit : « Dis-moi seulement le plus important ; nos meurtriers ont-ils été trouvés et punis ? ».

« Non, M. Arne », répondit Thorarin, en rassemblant son courage. « Vos meurtriers sont au fond du golfe de Hake ».

En entendant cette réponse, M. Arne frappa du poing sur la table. « Que dis-tu là ? Le bailli de Bohus serait venu pour l'interrogatoire, avec les greffiers et les juges, et personne n'aurait su lui dire où il pourrait découvrir nos meurtriers ? ».

« Non, M. Arne », répondit Thorarin, « il n'y a personne qui le sache ».

M. Arne se tut un moment, en fronçant les sourcils ; puis se tournant vers Thorarin : « Je sais que tu m'es dévoué, Thorarin, dis-moi donc comment je pourrais tirer vengeance de mes meurtriers ? ».

« Je conçois votre désir de vengeance », répondit Thorarin, « mais de tous les êtres humains qui vivent sur la terre, il n'y en a pas un qui puisse vous aider ».

À ces mots, M. Arne tomba dans une profonde rêverie. Il y eut un long silence. Enfin Thorarin se hasarda à dire :

« J'ai rempli votre désir, M. Arne, et je vous ai dit ce que je savais. Avez-vous encore quelque chose à me demander, ou puis-je m'en aller ? ».

« Pas encore », répondit M. Arne, « pas avant de m'avoir assuré que personne au monde ne peut nous venger ».

« Si tous les gens de Bohus et de la Norvège se mettaient ensemble pour venger votre meurtre, ils ne pourraient pas trouver vos meurtriers ».

« Si les vivants ne peuvent nous aider, nous nous aiderons nous-mêmes », dit alors M. Arne.

Et il se mit à réciter d'une voix forte l'oraison dominicale, non pas en norvégien, mais en latin, comme c'était autrefois l'usage. À chaque mot de l'oraison, il indiquait en suivant du doigt, une des personnes assises à la table, et il en fit ainsi plusieurs fois le tour. Arrivé au mot « Amen », son doigt indiqua la jeune fille qui était l'enfant de son fils. Elle se leva aussitôt et M. Arne lui dit :

« Tu sais ce que tu as à faire ».

La jeune fille soupira et dit : « Ne me charge pas de cette mission, elle est trop difficile pour moi qui suis si jeune et si faible ! ».

« Tu dois la remplir », dit M. Arne, « il le faut ! il est juste que tu te venges car on t'a pris plus d'années de vie qu'à nous ».

« Je ne désire pas me venger », dit la jeune fille.

« Obéis », dit M. Arne, « tu ne seras, du reste, pas seule à agir. Parmi les personnes qui étaient à table avec nous, il y a huit jours, il y en a deux qui sont encore vivantes ».

Lorsque Thorarin crut comprendre que M. Arne le désignait pour aider la jeune fille à découvrir les assassins, il s'écria : « Au nom de la miséricorde divine, je vous en supplie, M. Arne... ».

Au même moment le presbytère et M. Arne disparurent comme dans un brouillard ; il sembla à Thorarin qu'il tombait d'une hauteur prodigieuse et il perdit connaissance.

En revenant à lui, au petit jour, il se trouva couché dans la cour du presbytère. Le cheval et la Kariole étaient à côté de lui – Grim hurlait et aboyait, penché sur son maître.

J'ai rêvé, se dit Thorarin. Le presbytère est vide, je n'ai vu ni M. Arne ni les autres. Ce cauchemar a été si affreux que je suis tombé de ma voiture.

AU CLAIR DE LUNE

Quinze jours après la mort de M. Arne, les clairs de lune furent superbes. Thorarin en profita un soir pour sortir avec sa Kariole, mais il arrêta son cheval à tout moment, comme s'il eut eu de la difficulté à reconnaître son chemin. Il ne se trouvait pourtant pas au milieu de bois touffus, mais sur une plaine large et ouverte, parsemée de rochers, et qui paraissait s'étendre à l'infini. Tout était blanc et brillant ; la neige, tombée par un temps calme, était très unie.

« Grim », remarqua Thorarin, « si nous étions ici pour la première fois, nous nous croirions sur une immense lande et nous serions étonnés de n'y trouver ni routes, ni meules de foin, ni barrières émergeant de la neige ! Pourquoi

donc dirions-nous ne voit-on aucun ruisseau cou-
rir à travers la plaine blanche ! »

Thorarin s'amusait de ses pensées et Grim semblait content ; il ne bougeait pas, clignant seulement des yeux. À ce moment même ils passèrent devant un grand mât auquel était attaché un balai³. Si nous étions des étrangers », continua Thorarin, « nous nous demanderions ce que c'est que cette lande où il y a des mâts indicateurs comme sur la mer ; serions-nous vraiment sur la mer ? Mais non, c'est impossible ; ce sol, si ferme sous nos pieds, ne peut être de l'eau ; ces entassements rocheux si rapprochés les uns des autres, ne sont pas des îles ! Non, n'est-ce pas, Grim, cela n'est pas possible ! ».

Ils contournèrent alors un gros rocher et Thorarin s'écria en riant : « Grim ! toi qui ne voulais pas croire que nous traversions la mer ! Regarde, voilà un navire juste devant nous ! Il n'y a plus moyen de s'y tromper, nous sommes vraiment au dessus de l'eau ! ».

³ Marque usitée en Suède pour indiquer les bas-fonds.

Thorarin s'arrêta à contempler ce grand navire emprisonné dans la glace et qui semblait égaré au milieu de la plaine blanche. Quand il vit une légère fumée s'élever au-dessus du plat bord, il se rapprocha, héla un matelot et demanda si on voulait lui acheter du poisson.



Le capitaine et l'équipage qui s'ennuyaient beaucoup, furent trop heureux d'acheter quelque chose afin de pouvoir causer un moment. Thorarin engagea la conversation. « De mémoire d'homme », dit-il, « nous n'avons eu une pareille

série de beaux jours ; c'est un calme plat, rare dans notre archipel ».

Le capitaine, immobilisé dans les glaces au moment de lever l'ancre, interpella brusquement Thorarin :

« C'est ça que tu appelles le beau temps ? ».

« Comment l'appeler autrement ? » dit Thorarin. « Le ciel est bleu, les nuits sont presque aussi claires que le jour ; il ne m'est jamais arrivé de circuler ainsi sur la glace, semaine après semaine. Quand par hasard, la mer est gelée de ces côtés, la tempête a vite fait de briser la glace ».

Le capitaine, sombre et irrité, se taisait. Thorarin lui demanda pourquoi il n'allait pas, en traversant la glace, jusqu'à Marstrand qui n'était qu'à une petite distance. Il n'obtint aucune réponse et il comprit que le capitaine préférait ne pas s'éloigner de sa galéace, de crainte de manquer le moment propice où le dégel lui livrerait passage.

Cependant le capitaine qui avait réfléchi longuement durant son inaction, demanda tout à coup :

« Toi qui vois et entends beaucoup de choses en circulant, peux-tu m'expliquer pourquoi Dieu, cette année, nous enferme dans les glaces pendant si longtemps ? »

« Que veux-tu dire ? » répondit Thorarin, devenu subitement sérieux.

« Voici : je me suis trouvé une fois à Bergen, enfermé pendant un mois par des vents contraires. Or sur un des bateaux retenus comme le mien, se trouvait un homme coupable de sacrilège dans une église ; il se fût échappé sans la tempête qui faisait rage. Dès qu'on l'eut découvert et qu'il eut quitté le navire, la tempête cessa. Comprends-tu maintenant ce que je veux dire ? »

Thorarin resta un moment silencieux : « C'est sans doute », dit-il, « parce que tu es enfermé ici depuis de longs jours, que tu as de ces idées étranges ! Tu devrais vraiment aller te distraire à Marstrand ; il y a là des centaines d'étrangers et l'on s'y amuse beaucoup ».

« Comment se fait-il qu'on y soit si gai ? » demanda le capitaine.

« Oh ! » dit Thorarin, « c'est à cause de tous ces marins retenus ici ; de ces pêcheurs qui ont terminé leur saison de pêche et qui ne peuvent repartir ; de cette troupe de soldats écossais, enfin, qui attendent le moment de rentrer dans leur pays. Tous ces gens-là se donnent du bon temps ».

« C'est possible », dit le capitaine, « mais je préfère rester ici ».

Voilà quelqu'un de bien difficile à égayer, se dit Thorarin, en observant cet homme maigre, de haute taille, dont les yeux clairs étaient comme voilés de tristesse.

Le capitaine reprit : « Ces Écossais sont-ils de braves gens ? »

« Est-ce peut-être toi qui va les emmener ? » questionna Thorarin.

« Oui », répondit le capitaine. « J'ai un chargement pour Édimbourg et l'un d'eux est venu me demander passage à mon bord. Mais je veux réfléchir, je n'aime pas ce genre de passagers. As-tu entendu parler d'eux ? »

« J'ai entendu dire que c'étaient de braves soldats et je pense que tu peux les accepter sans crainte ».

Au moment où il prononçait ces paroles, son chien se dressa dans la Kariole et se mit à hurler, le museau en l'air.

Thorarin cessa aussitôt de faire l'éloge des Écossais.

« Qu'est-ce qui te prends, Grim », dit-il, « tu trouves peut-être que je perds mon temps à bavarder ? »

Et après un adieu cordial à l'équipage, il reprit la route de Marstrand, en prenant par les îles de Klöfver et de Ko. En vue de Marstrand, il s'aperçut qu'il n'était pas seul sur la glace et, à la clarté de la pleine lune, il vit un homme grand et de belle mine marcher devant lui sur la neige. Il portait un immense chapeau à plumes et un riche vêtement à bouffants.

Tiens, tiens, se dit Thorarin, voilà Sir Archie, le chef de la troupe écossaise ; il a dû aller parler au capitaine au sujet de leur retour.

La Kariole avait rattrapé Sir Archie et le suivait de si près qu'elle entra dans son ombre.

« Grim », dit Thorarin tout bas à son chien, faut-il lui offrir une place près de nous ? »

Le chien se hérissa mais son maître le caressa en disant :

« Sois tranquille, mon ami, je vois que tu n'aimes pas les Écossais ».

Sir Archie n'avait pas remarqué qu'il fut suivi de si près. Thorarin inclina son cheval pour le dépasser ; à ce moment il distingua derrière l'Écossais, à moitié cachée par un pan de son manteau, comme une ombre nouvelle, longue, transparente et grise, qui semblait flotter le long du chemin et s'avancer sans faire le moindre bruit, sans laisser la moindre trace sur son passage. L'ombre se penchait vers Sir Archie, comme pour lui parler tout bas, mais Sir Archie le visage contracté, marchait très vite, ne regardant ni à droite ni à gauche.

Thorarin ne put supporter ce spectacle ! Jetant un cri d'épouvante, il frappa rudement son

cheval qui se mit au grand trot et arriva couvert de sueur à la porte de la hytte.

LA POURSUITE

4.1.

L'île de Marstrand, du côté du midi, est entourée d'une foule d'autres îles. À l'ouest, il n'y a que des rochers aigus qui s'avancent vers la mer et qui sont le refuge des loutres, des renards, des eiders et des mouettes ; mais là, pas de sentier, pas de hytte, aucune trace d'un être humain.

Le port de Marstrand situé au fond du golfe est très animé. De nombreux bateaux circulent ; on y sale la sardine, on y nettoie le poisson. Du rivage on aperçoit l'église, la place du marché, la

mairie et de grands arbres qui, en été, balancent au vent leurs cimes verdoyantes.



La hytte de Thorarin était au sommet de l'île avec la vue de la ville d'un côté, la lande et les rochers de l'autre. Lorsque Elsalil ouvrait sa porte, elle distinguait au loin la ligne bleue de la haute mer. Les marins et les pêcheurs avaient coutume de passer devant la hytte de Thorarin pour voir si les fiords et les détroits étaient bientôt libres.

Elsalil, accablée par son chagrin, se disait en les voyant : Ceux qui attendent et qui espèrent sont heureux, moi je n'ai personne à attendre.

Un soir, elle remarqua, debout sur les rochers, un homme de haute taille coiffé d'un grand chapeau à plumes. Il interrogeait la mer comme tous les autres. Elsalil reconnut de suite Sir Archie, celui-là même qui lui avait parlé à la halle au poisson.

En revenant, il s'arrêta devant Elsalil qui était encore à sa porte et qui pleurait.

« Pourquoi pleures-tu » demanda-t-il.

« Je pleure car je suis seule au monde », dit Elsalil. « Quand je vous ai vu regarder au loin, je me suis dit : Il pense au foyer qu'il va rejoindre ».

Sir Archie fut ému et dit : « Il y a bien des années que personne ne me parle plus de mon foyer. Je ne sais ce qui se passe dans la maison de mon père ; je l'ai quittée à dix-sept ans pour servir dans les troupes étrangères ». Il entra alors dans la hytte, s'assit à côté d'Elsalil et lui parla longuement de sa patrie. Il s'exprimait d'une façon touchante, et Elsalil se sentait heureuse en l'écoutant.

Avant de partir Sir Archie pria Elsalil de lui donner un baiser, mais elle secoua la tête et courut vers la porte. Celle-ci s'ouvrit au même instant

et la mère de Thorarin entra. Sir Archie prenant seulement la main d'Elsalil, lui dit adieu et sortit rapidement.

La vieille femme dit alors à Elsalil : « Tu as bien fait de me faire chercher. Il ne sied pas à une jeune fille de demeurer seule avec un homme ».

« Est-ce que je t'ai fait chercher ? » dit Elsalil sans comprendre.

« Pendant que je travaillais au marché, une jeune fille que je n'ai jamais vue m'a dit que tu me faisais prier de rentrer ».

« Comment était-elle ? » dit Elsalil étonnée.

« Je ne l'ai pas regardée de près, mais j'ai remarqué que sa démarche était si légère qu'on n'entendait aucun bruit de pas sur la neige ».

À ces mots Elsalil devint toute pâle : « C'est un ange du ciel qui vous a apporté ce message et qui vous a ramenée à la maison ! » dit-elle.

4.2.

Une autre fois, sir Archie revint chez Thorarin voir Elsalil. Ils étaient très heureux et parlaient gaiement.

Sir Archie cherchait à persuader Elsalil de le suivre en Écosse. Là, il lui bâtirait un beau château et elle serait une grande dame. Cent filles d'honneur la suivraient et elle ouvrirait le bal au palais du roi.

Elsalil croyait tout ce que lui disait Sir Archie, et celui-ci pensait qu'il n'avait jamais rencontré une enfant si facile à tromper. Tout à coup il se tut et regarda sa main gauche.

« Qu'y a-t-il, Sir Archie, pourquoi vous taisez-vous ? »

Sir Archie fermait et ouvrait sa main convulsivement et la tournait en tous sens.

« Qu'est-ce donc, sir Archie ? » reprit Elsalil.
« Vous êtes-vous blessé à la main ? »

Sir Archie, la frayeur peinte sur son visage, s'écria :

« Vois-tu ces cheveux qui s'enroulent autour de ma main ? Vois-tu ces cheveux blonds ? »

Elsalil se leva épouvantée en s'écriant : « À qui sont ces cheveux ? »

Sir Archie était consterné. « Ce sont de vrais cheveux, Elsalil, je les sens qui s'enroulent autour de ma main, ils me donnent une sensation de froid ». Elsalil ne pouvait détacher ses regards de cette main. « C'est ainsi », dit-elle, « que les cheveux de ma sœur adoptive étaient tordus autour de la main de l'homme qui l'a tuée ».

Sir Archie se prit à rire et retira vivement son bras : « Regarde », dit-il, nous nous sommes laissés effrayer comme deux enfants. Ce n'était qu'un ardent rayon de soleil qui a pénétré par la fenêtre ».

Mais la jeune fille fondit en larmes : « Il me semble », dit-elle, « que je suis encore derrière le grand poêle et que je vois les meurtriers. Ah ! jusqu'au dernier moment j'ai espéré qu'ils ne trouveraient pas ma sœur, mais ils la jetèrent en bas du

poêle et, comme elle voulait fuir, l'un d'eux enroura ses cheveux autour de sa main pour la retenir et lui plongea son couteau dans le cœur ! Ah ! si je pouvais seulement rencontrer cet homme ! » Et Elsalil serrait les poings.

« Tu ne le rencontreras pas », dit Sir Archie, « il est mort ».

La jeune fille sanglotait. « Sir Archie, Sir Archie, pourquoi m'avez-vous fait penser aux morts ! Je vais pleurer toute la nuit. Quittez-moi, je ne puis penser qu'à ma sœur et à sa tendresse pour moi ».

Incapable de la consoler et las de ces gémissements, Sir Archie partit rejoindre ses compagnons de plaisir.

4.3.

Sir Archie était obsédé de pensées douloureuses. Elles le suivaient quand il causait avec Elsalil, quand il s'attablait avec ses amis, même quand il dansait toute la nuit ou qu'il marchait pendant des heures sur la glace ; il ne pouvait s'en défaire.

Pourquoi faut-il que je songe sans cesse à ce que je veux oublier ? se disait-il. Il me semble toujours que quelqu'un me suit et me parle à l'oreille !...

C'est comme si un filet s'étendait sur mes pensées et me les prenait toutes sauf une seule. Je ne sais qui est le chasseur qui jette le filet, mais j'entends ses pas lorsqu'il me suit !...

C'est comme si un peintre marchait devant moi et peignait le même visage sur tout ce que je vois !...

C'est comme si un tailleur de pierres frappait sur mon cœur, et y faisait entrer la même, tou-

jours la même douleur. Jour et nuit, j'entends son lourd marteau qui frappe, frappe : Cœur de pierre, cœur de pierre, tu vas enfin éclater sous le poids d'une grande douleur !

Sir Archie avait deux amis très intimes ; Sir Philip et Sir Reginald. Ils étaient affligés de voir sa peine et ne savaient comment le consoler.

« Qu'as-tu donc ? » lui dirent-ils, « pourquoi tes yeux sont-ils si ardents, pourquoi ton visage est-il si pâle ? »

Sir Archie ne voulait pas leur confier la cause de son tourment. Que penseraient mes camarades si je leur disais que je me laisse aller à des pensées indignes de moi ? Ils ne m'obéiraient plus s'ils savaient que je suis dévoré de remords d'une action qu'il était impossible d'éviter.

Mais ses amis furent si pressants que, pour les dépister, sir Archie leur dit enfin : « Je connais une jeune fille vers laquelle mon cœur est attiré mais je ne puis la conquérir ; il y a toujours un obstacle qui vient se mettre entre nous ».

« Est-ce que cette jeune fille ne t'aime pas ? demanda Sir Reginald.

« Je crois qu'au fond de son cœur, elle a de l'amitié pour moi », dit Sir Archie, « mais il y a une puissance qui veille sur elle. »

Sir Reginald et Sir Philip se mirent à rire : « Cette jeune fille », dirent-ils, « nous saurons bien te l'amener ».

Le même soir, Elsalil remontait du marché, brisée de fatigue ; elle se disait : Je suis dégoûtée de nettoyer ce poisson qui empeste, je suis dégoûtée d'entendre rire et plaisanter ces femmes vulgaires, je suis dégoûtée de ces mouettes voraces qui volent autour des étals en cherchant à m'arracher le poisson des mains. Si quelqu'un pouvait donc m'emmener loin d'ici, je le suivrais jusqu'au bout du monde !

Elsalil était arrivée à un endroit obscur du chemin, lorsque Sir Philip et Sir Reginald sortirent de l'ombre et la saluèrent.

« Jomfru⁴ Elsalil », dit Sir Philip, « nous t'apportons un message de la part de Sir Archie. Il

⁴ Demoiselle.

est malade et te fait demander. Veux-tu nous suivre auprès de lui à l'auberge ? »

Elsalil croyant Sir Archie dangereusement malade, n'hésita pas à rebrousser chemin pour suivre Sir Philip et Sir Reginald. Elle était si pressée d'arriver qu'elle courait presque. Ses compagnons qui marchaient auprès d'elle avaient peine à la suivre. Ils échangeaient des regards significatifs et riaient tout bas de la naïveté d'Elsalil.

Dans sa précipitation, elle trébucha contre quelque chose qui paraissait jeté devant elle et roulait le long de la pente. Ce n'est qu'une pierre que j'aurais poussée du pied, se dit Elsalil impatientée de cet obstacle qui la retardait. Tout en marchant, elle essayait de le rejeter de côté, mais en vain ; il revenait toujours à ses pieds. Tout à coup elle s'aperçut qu'il brillait dans l'obscurité et rendait un son métallique.

Décidément, ce n'est pas une pierre, pensa Elsalil, ce doit être une pièce de monnaie ! Tout d'abord elle ne voulut pas se donner le temps de la ramasser, mais, lasse enfin, de cette chose qui roulait à ses pieds, elle se baissa et la prit.

C'était une grande pièce de monnaie en argent qui brillait toute blanche dans sa main, aux rayons de la lune.

Ils arrivaient justement devant une de ces grandes tavernes où les pêcheurs étrangers demeurent pendant leur séjour à Marstrand. À l'entrée pendait une lanterne en corne qui éclairait faiblement la rue.

« Voyons ce que tu as trouvé », dit Sir Philip en s'arrêtant.

Elsalil tint la pièce de monnaie sous les reflets de la lanterne, mais à peine y eut-elle jeté les yeux qu'elle s'écria : « C'est une des pièces de M. Arne ! Je la reconnais, c'est une des pièces de monnaie de M. Arne ! »

« Que dis-tu » ? demanda Sir Reginald.

« Je la reconnais », dit Elsalil, « j'ai souvent vu M. Arne la regarder. Oui, certainement, c'est une des pièces de monnaie de M. Arne ! »

« Ne parle pas si fort », dit Sir Philip, « on accourt déjà à tes cris ».

Mais la jeune fille n'écoutait pas. Voyant la porte de la taverne ouverte, elle entra en courant

dans la salle. Des hommes étaient assis autour du feu, causant paisiblement. « Regardez ! » s'écria-t-elle en élevant la pièce de monnaie entre ses doigts, « je sais que les assassins de M. Arne sont vivants ! Voici une des pièces de monnaie de M. Arne ! »

Tout le monde se tourna vers elle : « Que viens-tu nous dire, mon enfant ? » demanda Thorarin qui était là aussi. « Comment peux-tu reconnaître une des pièces de monnaie de M. Arne ? »

« Je reconnaîtrais celle-là entre toutes ! » répondit Elsalil. « Elle est grande et ancienne et elle a une entaille au bord. M. Arne disait qu'elle datait de l'époque des anciens rois de Norvège et il ne la donnait jamais lorsqu'il avait un paiement à faire ».

« Comment l'as-tu trouvée ? dit l'un des pêcheurs.

« Elle roulait devant moi dans la ruelle, et un des meurtriers a dû la perdre ».

« Qu'y faire ? » dit Thorarin. « Nous ne trouverons pas les meurtriers, même si tu sais qu'ils ont passé dans nos rues ».

Tous approuvèrent Thorarin et se remirent à causer.

« Tu feras bien de rentrer avec moi, Elsalil, » dit Thorarin, « car ce n'est pas l'heure de te promener seule ».

À ces mots, Elsalil pensa à ses compagnons Sir Philip et Sir Reginald. Ils avaient disparu.

LA TAVERNE DE L'HÔTEL DE VILLE

5.1.

L'hôtesse de la taverne de l'hôtel de ville à Marstrand, ouvrant un matin sa porte, vit une jeune fille assise sur une des marches de l'escalier. Elle était vêtue d'une longue robe grise retenue à la taille par une ceinture. Ses cheveux blonds tombaient tout plats de chaque côté de son visage.

Quand la porte s'ouvrit, elle se leva, descendit l'escalier et entra dans le vestibule. Elle marchait comme dans un rêve, tenant ses yeux baissés et ses bras serrés au corps ; plus elle se rapprochait,

plus l'hôtesse s'étonnait de la trouver si menue ; ses traits étaient jolis, fins et transparents comme le cristal.

Quand elle fut auprès de l'hôtesse, elle lui demanda de la prendre à son service. L'hôtesse pensa à tous les hommes qui venaient boire le soir à la taverne et elle ne put s'empêcher de sourire. « Non », dit-elle, « chez moi il n'y a pas de place pour une fille aussi jeune que toi ».

La jeune fille ne leva pas les yeux et ne fit aucun mouvement, mais elle demanda de nouveau à travailler.

« Non », dit l'hôtesse, « ce que tu me demandes, je le refuserais à ma propre fille si elle te ressemblait. Tu ne dois pas servir ici ».

La jeune fille remonta l'escalier en silence. Elle paraissait si petite et si abandonnée que l'hôtesse en eut pitié. Elle la rappela et lui dit : « Tu seras peut-être exposée à de plus grands dangers dans les rues que chez moi. Rentre avec moi, tu relaveras de la vaisselle et ensuite je verrai si j'ai autre chose à te donner à faire ».

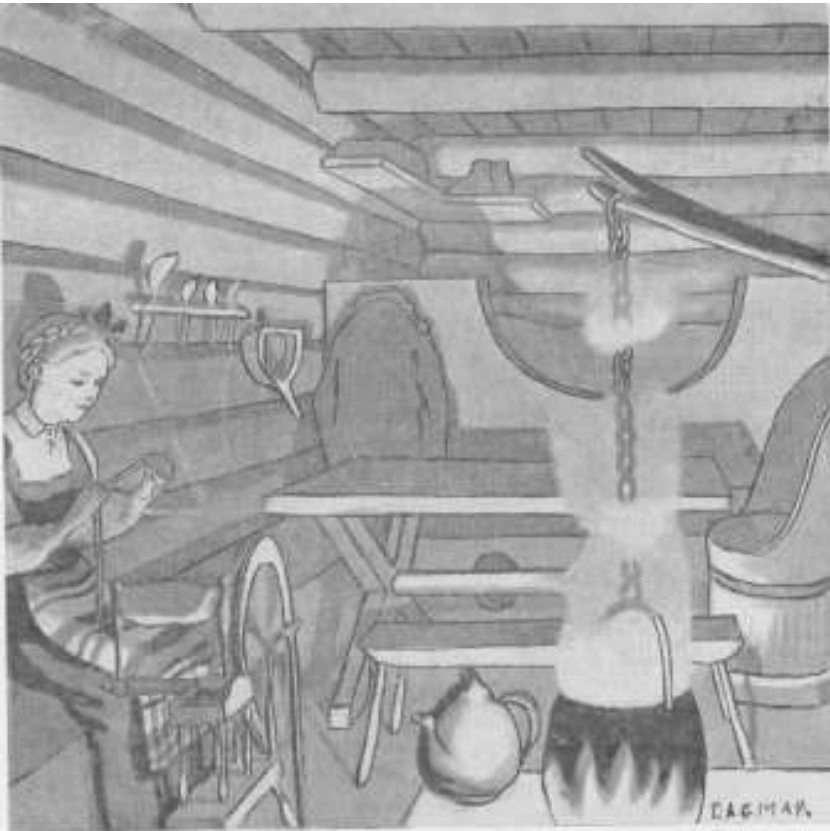
Elle la conduisit dans une petite pièce éclairée seulement par une lucarne qui donnait dans la salle commune.

« Demeure là aujourd'hui », dit l'hôtesse, « et lave les tasse et les plats que je te passerai par la lucarne ».

La jeune fille entra sans bruit, si doucement que l'hôtesse se dit qu'une morte n'entrerait pas plus silencieusement dans la tombe. Elle resta là toute la journée, ne parla à personne, ne mit pas la tête à la lucarne et ne toucha pas à la nourriture qui fut placée devant elle. On n'entendit aucun bruit de vaisselle. Chaque fois que l'hôtesse tendait sa main vers la lucarne, elle recevait les plats, les gobelets et les tasses absolument propres, mais quand elle les prenait, ils étaient si glacés que la chair de sa main en semblait entamée. Elle frissonna et se dit : C'est comme si je les prenais de la main même de la mort.

5.2.

Un jour, il n'y eut pas de poisson à nettoyer à la halle et Elsalil resta à la maison. Elle était seule et filait. Un bon feu brûlait dans le poêle et il faisait très clair dans la pièce.



Tout en filant, elle sentit comme un souffle léger passer sur son front. Elle leva les yeux et elle vit sa sœur qui était morte, debout au milieu de la chambre. Elsalil mit la main sur son rouet pour l'arrêter. L'effroi la saisissait, mais elle se dit : « Je ne veux pas avoir peur de ma sœur ; qu'elle soit morte ou vivante, je suis heureuse de la revoir ».

« Chère sœur », dit-elle, à la morte, « y a-t-il quelque chose que je puisse faire pour toi ? ».

Une voix sans force et sans timbre lui répondit : « Ma sœur Elsalil, je travaille à la taverne de l'hôtel de ville et l'hôtesse m'a fait relaver toute la journée des gobelets et des assiettes. Ce soir je suis si fatiguée que je viens te demander de venir m'aider ».

Quand Elsalil entendit ces mots, un voile s'étendit sur son esprit. Toute volonté, toute crainte s'évanouirent. Elle ne sentit que la joie de revoir sa sœur et elle répondit :

« Oui, chère sœur, je vais aller t'aider ».

La morte s'avança vers la porte suivie d'Elsalil. Arrivée sur le seuil, elle s'arrêta et dit : « Elsalil prends ton manteau, car le vent est

froid », et sa voix semblait moins faible en prononçant ces derniers mots.

Elsalil décrocha son manteau et s'en enveloppa. Elle pensait : Ma sœur adoptive me chérit toujours ; elle ne me fera aucun mal et je me réjouis d'aller avec elle.

Et elle suivit la morte jusqu'aux rues basses près du port.

Le vent soufflait en tempête et Elsalil remarqua que la morte cherchait à la protéger de son mieux contre les rafales.

En arrivant à la taverne, la morte descendit les marches en faisant signe à Elsalil de la suivre. À ce moment, la lanterne, accrochée au bas de l'escalier s'éteignit. Elsalil ne savait où diriger ses pas, mais la morte mit sa main sur la sienne pour la conduire. Cette main était si glacée qu'Elsalil en frissonna ; la morte la retira aussitôt et l'enveloppa dans un pli du manteau d'Elsalil ; mais celle-ci sentit encore le froid mortel de cette main.

La morte s'engagea dans un long couloir, puis elle entra avec sa sœur dans une petite pièce éclai-

rée seulement par une lucarne. Elsalil vit sur un banc un baquet plein d'eau et de la vaisselle à nettoyer.

« Veux-tu m'aider, Elsalil ? » dit la morte.

« Oui, chère sœur, de tout mon cœur.

Elsalil enleva son manteau, releva ses manches et se mit à travailler.



« Ne fais pas de bruit, Elsalil, afin que l'hôtesse ne s'aperçoive de rien ».

« Non, ma sœur, je ne ferai pas de bruit ».

« Alors adieu, Elsalil ; je ne te demande qu'une chose, c'est de ne pas être trop fâchée contre moi à cause de tout ceci ».

« Pourquoi me dis-tu adieu », dit Elsalil, « je reviendrai volontiers chaque soir ».

« Tu n'auras probablement pas besoin de revenir », dit la morte, « tu m'aideras, je pense, si bien cette nuit, que ma tâche sera achevée ».

Pendant qu'elles causaient, Elsalil s'était déjà penchée sur son ouvrage. Elle sentit de nouveau un souffle léger passer sur son front comme lorsque la morte était entrée dans la hytte. Elle releva la tête et vit qu'elle était seule.

« Je sais ce que veut dire ce souffle », se dit-elle, « c'est ma sœur qui m'a embrassée avant de s'en aller ».

Ayant terminé son ouvrage, elle alla vers la lucarne pour voir s'il y avait autre chose à nettoyer, mais comme il n'y avait plus rien, elle se mit à regarder dans la salle.

À cette heure, les clients ne venaient guère.

L'hôtesse n'était pas là, ni aucun de ses serveurs. Elsalil vit seulement trois hommes assis à l'une des grandes tables. L'un d'eux alla remplir son verre aux grands brocs alignés sur le comptoir, comme s'il se fût trouvé chez lui.

Elsalil regardait sans voir. Il lui semblait revenir d'un autre monde. Elle ne pouvait penser qu'à sa sœur. Il lui fallut longtemps pour se rendre compte qu'elle connaissait les trois hommes assis à la table et que son cœur allait vers eux.

C'était en effet Sir Archie, Sir Philip et Sir Reginald. Elsalil eut envie d'appeler Sir Archie, mais il n'était pas venu chez elle depuis plusieurs jours et elle se retint. C'est étrange, pensa-t-elle, il en aime peut-être une autre et il songe à elle maintenant.

Sir Archie s'était un peu éloigné de ses amis et, silencieux, regardait droit devant lui sans prendre part à la conversation et sans presque se donner la peine de répondre à ses amis. Sir Philip et Sir Reginald cherchaient à l'égayer et lui conseillaient d'aller chez Elsalil retrouver sa bonne humeur.

« Ne vous occupez pas de moi », dit Sir Archie, « c'est à une autre que je pense. Elle est continuellement devant moi ; j'entends sa voix résonner à mon oreille ».

Elsalil vit Sir Archie fixer un des gros piliers qui supportaient la taverne. Elle remarqua que sa sœur adoptive se tenait près du pilier, immobile dans son vêtement gris, ne quittant pas Sir Archie des yeux. Il n'était pas aisé de l'apercevoir, car elle semblait ne faire qu'un avec la pierre. Son regard privé de lumière était effrayant.

« Elle me suit partout », gémissait Sir Archie.

Elsalil ne faisait pas un mouvement. Elle se répétait : « Je voudrais savoir à qui pense Sir Archie ».

Tout à coup elle vit la morte s'asseoir à côté de Sir Archie et lui parler à l'oreille. Il ne la voyait pas mais sentait sa présence par l'inexprimable effroi qui l'envahissait. Il cacha la tête dans ses mains et sanglota : « Ah ! combien je me reproche d'avoir tué cette enfant et de n'avoir pas écouté ses supplications ».

Ses amis, effrayés, ne savaient que faire devant ce désespoir. L'un d'eux prit un grand gobelet rempli de vin et le porta à Sir Archie : « Bois, mon ami, » dit-il en lui frappant sur l'épaule ; « ce vin est fameux et tant que nous pourrons en boire, le chagrin ne doit pas nous dominer. Bois ! l'argent de M. Arne n'est pas épuisé ! ».

À ces mots : « L'argent de M. Arne n'est pas épuisé », la morte se leva du banc et disparut.

Et, au même moment, Elsalil crut voir trois hommes vêtus de jaquettes de peau qui se battaient avec les serviteurs de M. Arne. Elle comprit subitement que ces trois hommes étaient là devant elle et se nommaient Sir Archie, Sir Philip et Sir Reginald.

5.3.

Elsalil sortit de la petite pièce et ferma doucement la porte derrière elle. Elle s'arrêta dans le couloir, appuyée contre le mur et resta immobile à songer.

Je ne puis le trahir, se dit-elle. Il a peut-être fait beaucoup de mal, mais je l'aime ; je n'ai pas la force de le livrer au bourreau ! La tempête qui avait duré tout le jour devenait de plus en plus violente, et Elsalil l'entendit rugir. Elle se dit : La première tempête du printemps est arrivée pour dégager les fiords. Dans quelques jours la mer sera libre et Sir Archie partira pour ne plus revenir. Il ne commettra plus de crimes ici. Pourquoi le faire punir ? Ni les morts ni les vivants ne sauraient en avoir de la joie !

Elsalil ramena son manteau autour d'elle. Elle voulait rentrer, se remettre à l'ouvrage et ne dire à personne ce qu'elle venait de voir ; mais elle resta sans bouger à écouter les grondements de la tem-

pête. Elle pensa que la neige allait fondre et la terre reverdir.

Dieu du ciel ! que sera le printemps pour moi ! soupira-t-elle. Aucun bonheur ne peut fleurir dans mon cœur après les angoisses de cet hiver. Il y a un an à peine, combien j'étais heureuse ! Je me souviens d'un certain soir où il faisait si beau et où, prenant ma sœur par la main, nous sortîmes pour cueillir de la verdure et en orner le foyer. Nous vîmes un petit bouleau qui avait été abattu mais qui reverdissait encore. Ma sœur s'était arrêtée : « Pauvre petit arbre », avait-elle dit, « quel mal as-tu fait puisque tu ne peux mourir ? pourquoi as-tu des feuilles comme si tu vivais encore ? ».

Elsalil s'était moquée d'elle et avait dit : « Peut-être qu'il a des feuilles si charmantes afin que celui qui l'a abattu voie le mal qu'il a fait et en ait des remords ».

Sa sœur n'avait pas ri : « C'est un péché », avait-elle dit, « d'abattre un arbre quand il est plein de sève et qu'il ne peut mourir. C'est affreux pour un mort de ne pas trouver la paix dans la tombe. Je pleure quand tu dis que le bouleau ne

peut mourir parce qu'il pense à son meurtrier. C'est une triste destinée quand on a perdu la vie, d'être obligé de poursuivre celui qui vous a tué. Les morts n'ont rien à souhaiter sinon de reposer en paix ».

En pensant à tout cela, Elsalil sanglota : « Ma sœur n'aura pas de repos dans la tombe », dit-elle, « à moins que je ne trahisse celui que j'aime. Si je ne le fais pas, elle devra sans trêve errer ici-bas ».

5.4.

Sir Archie sortit de la taverne et s'engagea dans l'étroit couloir. La lanterne suspendue à la voûte avait été rallumée et à sa lueur il vit une jeune fille appuyée contre le mur, si pâle, si immobile qu'il eut peur et se dit : Voici la morte, celle qui me poursuit toujours.



En passant devant Elsalil, il mit sa main sur la sienne pour s'assurer si c'était réellement une morte qu'il avait devant lui. Elsalil retira sa main et Sir Archie la reconnut.

Il croyait qu'elle l'attendait et en fut heureux. Il se dit : Je sais ce que je vais faire pour apaiser la morte et afin qu'elle cesse de me poursuivre.

Il prit les mains d'Elsalil et les porta à ses lèvres : « Dieu te bénisse, Elsalil, d'être venue ce soir ».

Elsalil était triste jusqu'au fond de l'âme. Ses larmes l'empêchaient de parler et de dire à Sir Archie qu'elle n'était pas venue pour lui.

Sir Archie garda longtemps les mains d'Elsalil entre les siennes, sans rien dire ; de minute en minute son visage devenait plus beau. Il s'exprima enfin d'une voix douce et grave : « Je n'ai pas été te voir depuis plusieurs jours, Elsalil, parce que j'ai été en proie à de sombres pensées ; elles ne m'ont laissé aucun repos et j'ai cru en perdre la raison. Mais je vais mieux ce soir et en te voyant j'ai senti en moi-même ce qu'il était de mon devoir de faire pour échapper à ce supplice ».

Il se pencha pour interroger les yeux d'Elsalil, mais elle les tenait baissés et il continua : « Tu es fâchée contre moi de ce que je n'ai pas été te voir depuis plusieurs jours, mais cela m'a été impossible ; en te voyant je me souvenais encore plus de ce qui fait mon tourment ; je pensais encore plus à une jeune fille envers laquelle j'ai mal agi. Ma conscience ne me reproche rien, sinon le tort que je lui ai fait ».

Elsalil se taisant toujours, il prit de nouveau ses mains et les baisa : « Écoute, Elsalil, ce que mon cœur m'a dit quand j'ai vu que tu m'attendais : Le tort que tu as fait à une enfant tu dois le réparer auprès d'une autre. Tu dois la prendre pour ta femme et tu seras si bon pour elle qu'elle ne saura pas ce que c'est que la douleur. Tu lui seras fidèle et tu l'aimeras jusqu'à la mort ! »

Elsalil baissait toujours les yeux.

« Il faut que je sache si tu m'écoutes, Elsalil », dit-il, en lui relevant la tête.

Et il vit les larmes qui ruisselaient le long de ses joues.

« Pourquoi pleures-tu » ?

« Je pleure », dit Elsalil, « parce que j'ai un trop grand amour pour vous ».

Sir Archie entoura Elsalil de son bras. « Entends-tu la tempête ? » dit-il. « La glace se brisera, les vaisseaux partiront du côté de ma patrie. Dis-moi que tu me suivras afin que je répare auprès de toi le mal que j'ai fait à une autre ».

En écoutant Sir Archie lui murmurer la belle vie qui l'attendait, Elsalil pensa : Ah ! si seulement j'ignorais le mal qu'il a fait, combien je serais heureuse de le suivre !

Elle leva enfin les yeux et vit qu'il allait la baiser sur le front. Alors elle se souvint du baiser que la morte venait de lui donner et, s'arrachant de ses bras, elle s'écria : « Non, Sir Archie, je ne vous suivrai jamais ».

« Si, Elsalil, il faut que tu me suives, sans cela je suis perdu ».

Il lui répéta les mots les plus doux et elle se sentit faiblir. Ne serait-il pas plus agréable à Dieu et aux hommes qu'on permît à Sir Archie d'expier sa vie mauvaise ?

Deux hommes passèrent à ce moment pour entrer dans la taverne. Quand Sir Archie vit qu'ils jetaient des regards curieux sur la jeune fille, il lui dit : « Viens, Elsalil, je vais te reconduire chez toi. Je ne veux pas qu'on sache que tu es venue ici pour moi.

Elsalil songea à ce qu'elle avait à faire. Son cœur se brisait pourtant à l'idée de le trahir. Si je le livre au bourreau, j'en mourrai, pensa-t-elle.

Sir Archie ramena le manteau d'Elsalil autour d'elle et la conduisit jusqu'à la hytte de Thorarin. Quand la tempête redoublait, il se mettait devant elle pour la protéger. Il continuait à lui parler tendrement et plus elle l'écoutait, plus elle était persuadée qu'il deviendrait un honnête homme. Elle se disait : Ma sœur ne savait pas qu'il voulait fuir sa mauvaise vie ; il est venu me chercher afin que j'entende ces douces paroles. Ma sœur me chérit et ne désire que mon bonheur.

Quand ils arrivèrent près de la petite maison, Sir Archie demanda encore à Elsalil si elle consentait à le suivre au-delà des mers, et Elsalil lui répondit : « Oui, Sir Archie, avec l'aide de Dieu, je vous suivrai ».

L'ERRANTE

Le lendemain la tempête s'était calmée. L'air était plus doux, mais la neige n'avait presque pas fondu et les fiords étaient plus gelés que jamais.

La première pensée d'Elsalil en se réveillant fut : Il vaut mieux que celui qui a fait le mal se convertisse et vive suivant la loi de Dieu, plutôt que d'être exécuté par le bourreau.

Dans la journée, Sir Archie lui envoya un large bracelet d'or. Elsalil fut touchée de ce cadeau, mais en y réfléchissant, elle ne put supporter la pensée qu'il avait été acheté avec l'argent de M. Arne. L'arrachant de son bras, elle le jeta loin d'elle. Hélas ! gémit-elle, que vais-je devenir poursuivie par cette constante horreur de vivre de l'argent de M. Arne ? Chaque bouchée de pain que

je porterai à mes lèvres m'y fera penser ; à chaque robe neuve que je mettrai, j'entendrai résonner à mes oreilles : Elle a été achetée avec des richesses mal acquises ! Il m'est impossible de suivre Sir Archie et d'unir ma vie à la sienne. Il faut que je le lui dise quand il viendra.

Vers le soir, Sir Archie arriva. Il était si heureux ! Il n'avait pas été troublé par de mauvaises pensées et se disait : C'est parce que j'ai promis de racheter auprès d'Elsalil le mal que j'ai fait à une autre ; voilà pourquoi je suis si heureux !

Aussitôt que Sir Archie fut là, Elsalil oublia ses souffrances et n'osa rien lui avouer.

Le lendemain qui était un dimanche, Elsalil se rendit à l'église. Arrivée à sa place, elle entendit des sanglots. En regardant autour d'elle, elle ne vit que des gens tranquilles et recueillis et pourtant, celle qui pleurait était tellement rapprochée, qu'Elsalil la croyait à portée de sa main.

Qui donc est assez malheureux pour verser des larmes si amères ? se demanda-t-elle.

De nouveau, elle regarda autour d'elle, mais elle ne vit sur aucun visage des traces de larmes.

Alors elle sut qui était celle qui pleurait. Qu'avait-elle besoin de se le demander ?

« Chère sœur », murmura-t-elle, « pourquoi ne te montres-tu pas à moi comme avant-hier ? Tu sais que je ferai tout au monde pour essuyer tes pleurs ! »

Elle espérait une réponse qui ne vint pas. Elle n'entendait toujours que les sanglots de la morte. Elle s'efforça en vain d'être attentive au sermon, et finit par perdre patience. Elle se dit : Personne autant que moi n'a le droit de pleurer. Si ma sœur ne m'avait pas dévoilé qui était son meurtrier, mon cœur déborderait de joie. Comment peut-elle exiger que je trahisse celui que j'aime ! Jamais elle n'aurait consenti à une chose pareille si elle avait vécu !

Elsalil s'irritait toujours davantage : Qui sait si je ne serai pas hantée et suivie toute ma vie par la même pensée ! Son agitation croissait et, à côté d'elle, les sanglots redoublaient d'amertume.

Elsalil sentit enfin l'émotion la gagner : de quel poids le chagrin devait-il peser sur celle qui pleurait ainsi ? Aucun être humain ne pouvait se l'imaginer.

En sortant de l'église, Elsalil n'entendit plus sangloter, mais elle-même pleura tout le long du chemin, poursuivie par l'idée que sa sœur ne trouvait pas de repos dans sa tombe. Dans la soirée, elle retourna au service divin, car elle voulait savoir si la morte y était encore et sanglotait toujours. À peine entrée, Elsalil l'entendit et à l'ouïe de ces gémissements, elle frémit et ne se sentit plus la force de résister. Elle n'eut plus d'autre volonté que de venir en aide à celle qui errait parmi les vivants, parce qu'elle ne pouvait reposer en paix parmi les morts. Quand Elsalil sortit, il faisait encore clair. Elle s'aperçut qu'une des personnes qui marchaient devant elle, laissait des traces sanglantes sur la neige. Pourtant, tous paraissaient être des gens à leur aise, bien mis et bien chaussés.

Qui peut être assez pauvre pour marcher nu-pieds ? pensa Elsalil, il y a ici quelqu'un qui est exténué de fatigue ! Pourvu que Dieu lui fasse bientôt trouver un asile !



Elsalil se détourna de son chemin pour suivre les traces de sang ; elle voulut découvrir la personne qui avançait si douloureusement. Tout à coup elle vit qu'elle était seule ; chacun s'en était allé de son côté, et pourtant les traces rouges étaient toujours là devant elle !

Ce sont les pas de ma sœur, je le savais bien ! se dit Elsalil...

Ah ! ma pauvre sœur ! J'ai cru que ton pied ne touchait pas terre et ne se heurtait à aucune

Pierre ! Peut-on se douter des tourments que tu endures dans ton pèlerinage ici-bas !

Les larmes jaillirent de ses yeux et elle soupira : « Si tu pouvais trouver le repos ! Hélas, tu erres jusqu'à te mettre les pieds en sang ! « Arrête-toi, ma sœur, arrête-toi ! », s'écria Elsalil, « afin que je puisse te parler ! »

Mais aussitôt Elsalil s'aperçut que les traces de sang se rapprochaient davantage, comme si la morte avait hâté sa marche. Maintenant elle me fuit, se dit Elsalil, elle n'espère plus aucune aide de ma part ! Les traces sanglantes la mettaient hors d'elle-même. « Ma sœur ! », s'écria-t-elle, « je ferai tout ce que tu voudras, pourvu seulement que tu trouves la paix dans la tombe ! » Au même instant, une femme de haute taille qui la suivait, s'approcha d'elle et l'arrêta : « Qui es-tu qui pleures ainsi en te tordant les mains ? Tu ressembles à une jeune fille qui est venue chez moi vendredi dernier et qui m'a demandé de l'ouvrage ? puis elle a disparu. Serait-ce toi ? »

« Non », répondit Elsalil, « mais si vous êtes, comme je le crois, l'hôtesse de la taverne de l'hôtel

de ville, je sais de quelle jeune fille vous voulez parler ».

« Alors », répliqua l'hôtesse, « tu pourras peut-être me dire aussi pourquoi elle m'a quittée et n'est pas revenue ».

« Elle vous a quittée », dit Elsalil, « car elle ne voulait pas entendre le langage des malfaiteurs qui étaient dans votre taverne ».

« Je reçois quelquefois des gens grossiers », dit l'hôtesse, « mais jamais de malfaiteurs ».

« Cependant », répondit Elsalil, « cette jeune fille a entendu chez vous trois hommes parler entre eux, et l'un d'eux a dit ceci : Bois, mon ami ! l'argent de M. Arne n'est pas épuisé ».

En prononçant ces mots, Elsalil pensa : Maintenant j'ai aidé ma sœur adoptive ; j'ai raconté ce que je savais ; veuille Dieu que l'hôtesse ne fasse aucune attention à mes paroles et je n'aurai rien à me reprocher ».

Mais en regardant le visage sérieux de l'hôtesse, elle eut peur et voulut fuir. Celle-ci la retint d'une main ferme. « Enfant », dit-elle, « si tu as entendu de pareilles choses dans ma taverne,

tu ne dois pas t'enfuir. Tu dois me suivre chez ceux qui ont le pouvoir et la volonté de se saisir des meurtriers de M. Arne et de les punir ».

LA FUITE DE SIR ARCHIE

Elsalil entra dans la taverne de l'hôtel de ville, enveloppée de son long manteau, et se dirigea vers une table que Sir Archie occupait avec ses amis. Il y avait beaucoup de monde, mais Elsalil ne remarqua pas que tous les yeux étaient fixés sur elle lorsqu'elle alla se mettre auprès de celui qu'elle aimait. Pendant les quelques instants de liberté qui restaient encore à Sir Archie, elle voulait être avec lui. Quand il vit Elsalil à ses côtés, il se leva et alla s'asseoir avec elle au fond de la salle, à une table dissimulée par un pilier. Elle comprit à son visage mécontent qu'elle avait eu tort de venir dans un endroit où il n'était pas bienséant aux jeunes filles de se montrer.

« Ce que j'ai à vous dire n'est pas long, Sir Archie », commença Elsalil. « Il faut que vous sachiez qu'il n'est pas en mon pouvoir de vous suivre dans votre pays. »

Sir Archie ne pouvait le croire. S'il perdait Elsalil, n'allait-il pas de nouveau retomber sous l'empire de ses remords !

« Pourquoi ne veux-tu pas me suivre, Elsalil ? » demanda-t-il.

Elsalil était pâle comme une morte et tellement troublée qu'elle savait à peine ce qu'elle disait.

« Il est difficile de se résoudre à suivre un soldat », dit-elle, « personne ne sait s'il tiendra ses promesses ».

Avant que Sir Archie ait pu lui répondre, un marin entra dans la salle et vint parler à Sir Archie de la part du capitaine de la galéace emprisonnée. On lui faisait dire de monter à bord le soir même, avec ses hommes et ses bagages, car la tempête avait repris avec une nouvelle force, la glace commençait à céder, et il n'était pas impossible que le chemin de l'Écosse fût libre avant la nuit.

« Entends-tu ce qu'il dit, Elsalil ? Veux-tu maintenant venir avec moi ? »

« Non », répondit-elle, « je ne viendrai pas ». Mais elle était transportée de joie et se disait : Peut-être aura-t-il le temps de fuir !

Sir Archie se leva pour faire part à Sir Philip et à Sir Reginald du message du capitaine. « Allez à l'auberge et mettez tout en ordre », leur dit-il, j'ai encore à causer avec Elsalil.

Quand Elsalil vit Sir Archie revenir près d'elle, elle étendit les mains comme pour l'éloigner.

« Pourquoi revenez-vous, Sir Archie, pourquoi ne vous hâtez-vous pas d'aller à la galéace, aussi vite que vos pieds pourront vous y porter ».

Son amour pour lui était immense. Elle le trahissait à cause de sa sœur, mais désirait ardemment qu'il fût sauvé.

« Non, je veux te demander encore une fois de me suivre », dit Sir Archie.

De nouveau elle répéta : « Vous savez bien que je ne puis vous suivre ».

« Et pourquoi ? » dit-il. « Tu es seule, tu es pauvre, tu ne manqueras à personne. Si tu m'accompagnes, je ferai de toi une grande dame. Tu seras vêtue d'or et de soie et tu danseras chez le roi ».

Elsalil frémissait de crainte en le voyant rester auprès d'elle, quand la fuite était encore possible. Elle eut à peine la force de murmurer : « Partez, Sir Archie, ne m'implorez pas davantage ».

« Écoute Elsalil », dit Sir Archie, et sa voix devenait de plus en plus tendre à mesure qu'il parlait, « au début je ne pensais qu'à te séduire et à te tromper, mais je suis décidé à faire de toi ma femme. Tu peux te confier à moi, aussi vrai que je suis un noble seigneur et un soldat ».

À ce moment, Elsalil entendit le pas des soldats qui traversaient la place.

Je le perds, se disait-elle, c'est pour moi qu'il s'attarde et le guet va se saisir de lui. Et pourtant je ne puis suivre celui qui a égorgé ceux que je chérissais.

« Sir Archie », reprit Elsalil, espérant l'effrayer, « n'entendez-vous pas la garde qui traverse la place ? »

« Si, je l'entends », dit Sir Archie. On se sera battu dans une taverne ; n'aie pas peur, Elsalil ; c'est probablement une querelle de pêcheurs à propos du temps qu'il fait ».

« Sir Archie, n'entendez-vous pas la garde s'arrêter devant l'hôtel de ville ? » Elle tremblait de tous ses membres, mais Sir Archie n'y prenait pas garde ; il était tout à fait calme, « Où donc s'arrêterait la garde si ce n'est devant l'hôtel de ville ? » dit-il. « C'est là qu'on doit amener et mettre en prison ceux qui ont fait du désordre. Ne pense pas à eux, Elsalil, mais écoute-moi lorsque je te supplie de me suivre ».

Elsalil essaya de nouveau d'effrayer Sir Archie.

« Sir Archie », dit-elle, « n'entendez-vous pas les soldats qui descendent l'escalier de la taverne ? »

« Si, je les entends », dit Sir Archie, « probablement qu'ils viennent boire après avoir enfermé

leurs prisonniers. Ne pense pas à eux, Elsalil, mais pense que demain, nous voguerons sur la mer libre, en route pour ma chère patrie ! »

Elsalil se soutenait à peine.

« Sir Archie », dit-elle, « ne les voyez-vous pas qui causent avec l'hôtesse ? Ils lui demandent sans doute si ceux qu'ils cherchent sont ici ».

« Ils lui demandent sans doute de leur donner une boisson chaude par cette nuit de tempête », répondit Sir Archie. « Ne tremble pas ainsi, Elsalil, viens avec moi sans crainte. Je te le dis encore ; si mon père me demandait d'épouser la fille la plus noble de mon pays, je ne le ferais pas. Viens Elsalil ! la joie et le bonheur t'attendent auprès de moi ».

Les soldats, toujours plus nombreux, s'étaient rassemblés près de la porte et Elsalil était hors d'elle. Je ne pourrai pas supporter de le voir pris, se disait-elle. Et se penchant vers Sir Archie, elle lui dit à l'oreille : « N'entendez-vous pas que les soldats demandent à l'hôtesse si les meurtriers de M. Arne sont ici ? »

Sir Archie ne se leva pas pour fuir comme Elsalil l'avait espéré. Il la regarda au fond des yeux : « Est-ce toi, Elsalil qui m'as reconnu et qui me trahis ? »

« Je vous ai trahi à cause de ma sœur adoptive, afin qu'elle ait la paix dans la tombe », dit-elle. « Dieu sait ce qu'il m'en a coûté. Mais il en est temps encore ; fuyez, Sir Archie, fuyez ! »

« Petite louve », dit-il, « la première fois que je t'ai vue sur le port, j'avais pensé que je ferais bien de te tuer ».

Elsalil mit la main sur son bras : « Fuyez, Sir Archie », dit-elle, « je ne puis supporter l'idée de vous voir arrêté. Si vous ne voulez pas fuir sans moi, eh bien, je vous suivrai ; mais ne restez pas davantage ici à cause de moi ; je ferai tout pour vous, tout ce que vous voudrez, mais sauvez votre vie ».

Mais Sir Archie, blessé au vif, répondit d'une voix où perçait maintenant la haine : « Ta n'iras pas en souliers d'or à travers les salles du palais du roi, Elsalil ! Tu resteras à Marstrand à nettoyer des sardines ; ton mari ne sera qu'un pauvre mar-

chand de poisson, et ton foyer ne sera qu'une pauvre hytte sur un rocher dénudé ! »

« N'entendez-vous pas les soldats qui se placent à toutes les issues ? » demanda Elsalil. « Pourquoi ne pas fuir, pourquoi ne pas vous réfugier sur une galéace ? »

« Je ne fuis pas, car j'aime mieux causer encore un peu avec toi », dit Sir Archie. « As-tu compris que, pour toi, il n'y aura plus de bonheur ? As-tu compris que j'ai perdu maintenant tout espoir de jamais expier mon forfait ? »

« Sir Archie » murmura Elsalil en se levant désespérée, « les soldats sont à leur poste et vont se saisir de vous ! Je viendrai vous rejoindre, Sir Archie, mais fuyez ! »

« Ne sois pas si effrayée Elsalil, » dit Sir Archie, nous avons encore le temps. Les soldats ne m'attaqueront pas ici où je puis mieux me défendre. Ils me saisiront dans l'escalier ; c'est là qu'ils m'attendent pour me percer de leurs lances. N'est-ce pas là, Elsalil, ce que tu as toujours souhaité pour moi ? »

Plus Elsalil tremblait, plus elle suppliait, plus Sir Archie devenait calme et se raillait d'elle. « Il n'est pas encore dit que les soldats me prennent, ma belle enfant », dit-il, « j'ai été à de plus grands dangers que celui-ci et je m'en suis tiré. Il y a trois mois, en Suède, j'étais encore plus mal en point. On avait persuadé au roi Johan que sa garnison écossaise lui était infidèle. Le roi fit mettre les trois chefs aux fers et renvoya les soldats, sous bonne escorte, de l'autre côté de la frontière ».

« Fuyez, Sir Archie, fuyez ! » priait Elsalil.

« Ne t'inquiète pas de moi, Elsalil », poursuivit Sir Archie, en riant amèrement. « Ce soir, je suis redevenu moi-même ; j'ai retrouvé mes sentiments d'autrefois ; je n'ai plus devant les yeux l'image de celle qui me poursuit et je sens que je me tirerai d'affaire. Laisse-moi te raconter l'histoire de ces trois hommes enfermés dans la prison du roi Johan. Un soir que leur geôlier était ivre, ils s'échappèrent et gagnèrent la frontière. Ils se procurèrent des jaquettes de peaux et se firent passer pour trois compagnons tanneurs cherchant de l'ouvrage ».

Elsalil voyait avec douleur combien Sir Archie était changé à son égard. « Ne parlez pas ainsi », dit-elle.

« Comment as-tu pu me tromper, au moment où je croyais le plus en toi ? » reprit Sir Archie. « Je suis maintenant redevenu ce que j'étais auparavant ; je ne me soucie plus d'épargner personne, je veux reprendre mes exploits d'autrefois ! Mes affaires allaient bien mal en Suède au moment de notre fuite, et lorsque, après mille fatigues, nous sommes arrivés ici, nous n'avions pas d'argent pour nous vêtir, ni pour rentrer chez nous. Il ne nous restait qu'à pénétrer par la force au presbytère de Solberga » !

« Ne parlez plus de cela », dit Elsalil.

« Tu vas tout entendre, au contraire », répliqua Sir Archie. « Il y a quelque chose que tu ne sais pas, c'est que dès que nous sommes entrés au presbytère, nous nous sommes avancés vers le lit où dormait M. Arne. Nous l'avons réveillé et nous l'avons sommé de nous donner de l'argent. S'il y avait consenti, nous ne lui aurions fait aucun mal ; mais M. Arne nous a attaqués et nous avons dû le tuer lui, et tous ceux de sa maison ».

À mesure qu'il parlait, le visage de Sir Archie devenait de plus en plus farouche.

Elsalil ne l'interrompit plus mais elle sentit un grand froid envahir son cœur.

« Qu'allais-je faire ? » se dit-elle. « Ai-je perdu la raison d'avoir pu aimer un homme qui a assassiné mes amis ? Que Dieu me le pardonne ».

« Quand nous avons cru les avoir tous tués », continua Sir Archie, « nous avons traîné le gros coffre hors de la maison et nous avons mis le feu au presbytère ».

J'ai aimé un loup de la forêt, se dit Elsalil, et c'est lui que j'ai voulu sauver du châtement.

« Nous nous hâtâmes d'arriver sur la glace », reprit Sir Archie. « Nous n'avions rien à craindre tant que les flammes s'élevaient très haut, mais nous eûmes peur quand elles diminuèrent d'intensité, car nous comprîmes qu'on éteignait l'incendie et qu'on allait nous poursuivre. Alors nous sommes revenus vers l'embouchure d'un petit cours d'eau où nous avons remarqué que la glace était mince. Nous avons enlevé le coffre du traîneau et avons continué à aller en avant jusqu'à

ce que la glace ait craqué. Le cheval s'est noyé, mais nous, nous avons fait un saut de côté, c'était vraiment un saut magnifique » !

Elsalil restait immobile. Son cœur était étreint d'une douleur cuisante ; Sir Archie la haïssait maintenant et se faisait une joie de la torturer. « Alors », continua-t-il, « nous avons enlevé nos ceintures et nous nous en sommes servis pour traîner le coffre. Nous avons retiré nos bottes et c'est ainsi que nous avons traversé la glace sans laisser d'empreintes ».

Sir Archie s'arrêta un instant, puis il reprit :

« Tout avait été bien jusque-là, cependant nous n'étions pas hors d'affaire. Nos vêtements tachés de sang nous auraient trahis. Quand nous sommes arrivés à Marstrand, nous avons retrouvé nos camarades renvoyés par le roi Johan. Ils nous ont secourus dans notre péril, et aucun danger ne nous menacerait si tu ne m'avais livré ».

Elsalil était toujours immobile. C'est à peine si elle entendait battre son cœur, tant sa douleur était aiguë...

Sir Archie se leva tout à coup et s'écria : « Tu vas être témoin, Elsalil, que même ce soir, aucun mal ne nous atteindra ».

À cet instant, il la saisit des deux mains, et la plaçant devant lui comme un bouclier, courut vers la porte. Les gardes n'osaient se servir de leurs piques de peur de blesser Elsalil. Quand Sir Archie arriva dans l'étroit escalier, il la tenait toujours sur sa poitrine et elle le protégeait mieux que la meilleure armure. Il gravit ainsi la plus grande partie des marches et Elsalil sentait déjà passer sur elle l'air frais du dehors. Mais son amour pour Sir Archie était à tout jamais éteint, et quand elle vit qu'elle le protégeait de son corps, elle étendit la main, saisit une des piques que tenaient les gardes et la dirigea vers son cœur. Maintenant, pensa Elsalil, je vais aider ma sœur et sa tâche sera accomplie. Sir Archie, montant toujours, la pique transperça le sein d'Elsalil. Les gardes reculèrent en la voyant blessée. Sir Archie était arrivé au haut de l'escalier. Il passa en courant et entendit alors le cri de ralliement de la troupe écossaise : Vive l'Écosse, vive l'Écosse !

« À moi, à moi ! » s'écria-t-il, en se précipitant vers ses amis venus à son secours.

SUR LA GLACE

Sir Archie, tenant toujours Elsalil dans ses bras, s'engagea sur la glace. Sir Philip et Sir Reginald marchaient à ses côtés et lui racontaient comment ils avaient réussi, à force de ruse, à transporter à bord le coffre plein d'argent. Sir Archie ne les écoutait pas et semblait parler à celle qu'il portait.

« Qui donc emmènes-tu », demanda Sir Reginald ?

« C'est Elsalil », répondit Sir Archie. « Je ne puis la laisser ici. Qui se souviendrait d'elle ? dans quelques mois on l'aurait oubliée ; personne n'irait chercher sa demeure solitaire. Je l'emmène avec moi en Écosse. Elle sera revêtue de soie et de fourrures et chaussée de souliers brodés de

pierres fines. Elle reposera sur un lit de marbre couvert de fin duvet ».

« Tu as pour elle de grands égards », dit Sir Reginald.

« Je lui construirai une demeure magnifique », continua Sir Archie, « son nom sera gravé sur la pierre afin que personne ne l'oublie ; je la visiterai chaque jour et on viendra de loin pour la voir. Nuit et jour des lumières seront allumées autour d'elle, des concerts et des chants l'enviromneront ».

« Tu as pour elle de grands égards », répéta Sir Reginald.

« Je lui dois tout cela », dit Sir Archie ; « c'est elle qui a chassé de mon cœur les pensées mauvaises, c'est elle qui m'a rendu le bonheur ! »

Le vent faisait rage et arracha le manteau d'Elsalil, le faisant tournoyer comme un étendard.

« Aide-moi un moment à porter Elsalil », dit Sir Archie, « afin que je lui remette son manteau ».

Sir Reginald prit Elsalil dans ses bras, mais saisi d'effroi, il la laissa glisser à ses pieds. « Je ne savais pas », dit-il, qu'Elsalil fût morte » !

LE GRONDEMENT DES VAGUES

Toute la nuit, le capitaine de la galéace, marchant de long en large sur le pont, prêtait anxieusement l'oreille. La tempête hurlait, le vent semblait vouloir pousser le navire vers la haute mer ; cependant il restait immobile et craquait sous l'effort de l'ouragan. Les mâts étaient sur le point de se briser, les glaçons suspendus aux cordages s'entrechoquaient. Des torrents de pluie ruisselaient sur le pont, alternant avec les tourbillons de neige. Autour du navire, la glace éclatait avec le bruit sourd du canon.

Quand l'aube grise apparut, le capitaine était toujours à son poste, l'oreille tendue. Tout à coup, il perçut un bruissement uniforme et lointain, semblable à un chant qui berce ; il courut à ses

hommes et s'écria. « Debout, debout ! saisissez les gaffes, nous allons être délivrés, j'entends le bruit des vagues ! »

Les matelots s'élançèrent. L'aurore venait lentement, on distinguait au loin les fiords dégagés. Seule, la petite anse où se trouvait la galéace était encore obstruée et fermée par un amoncellement de neige et de glace. Au loin, la mer était dangereuse et des blocs de glace dansaient sur les vagues ; mais les pêcheurs las d'attendre, s'étaient mis en route, bravant le péril. On les voyait à l'avant de leurs bateaux, attentifs à la manœuvre, repoussant les blocs de glace ou virant adroitement pour les éviter. Le capitaine de la galéace se rendait compte que les bateaux, les uns après les autres, gagnaient le large. Il voyait sur la mer bleue les montagnes de glace qui brillaient comme de l'argent et que le soleil matinal semblait parsemer de fleurs roses. À travers le bruit des vagues, on entendait les cris perçants d'un long passage de cygnes ; c'étaient de joyeux appels qui faisaient battre le cœur d'aise.

L'anxiété du capitaine croissait de minute en minute. Des larmes jaillirent de ses yeux.

« Malheur à moi », s'écria-il, « la glace ne se brisera-t-elle donc jamais autour de mon navire ? »

Comme il disait ces mots, il vit un traîneau s'avancer vers la galéace. Un homme en descendit qui lui cria :

« Que veux-tu m'acheter ? J'ai des sardines et de l'anguille fumée ! »

Le capitaine ne lui répondit pas et lui montra le poing.

Thorarin, car c'était lui, ayant donné du foin à son cheval, grimpa à bord et dit gravement au capitaine : « Ne parlons pas de poisson aujourd'hui. Je sais que tu es un homme craignant Dieu, et je suis venu te demander où est la jeune fille que les Écossais ont amenée hier, à ton bord ? »

« Je n'en ai pas connaissance », répondit le capitaine, « je n'ai entendu cette nuit aucune voix de femme ».

« Je suis Thorarin, le marchand de poisson, tu as dû entendre parler de moi. J'ai soupé chez M. Arne la nuit où il a été assassiné. Depuis lors j'ai eu cette jeune fille chez moi ; mais la nuit der-

nière, elle m'a été enlevée par les meurtriers de M. Arne et ils ont dû l'amener ici ».

« Les meurtriers de M. Arne seraient-ils à mon bord ? » demanda le capitaine avec épouvante.

« Depuis plusieurs semaines, je les connais », reprit Thorarin, « mais je n'ai pas osé m'attaquer à eux, infirme et faible comme je le suis. Et parce que je me suis tu, ils se sont échappés. Mais cette enfant, je veux la sauver ! »

« Si les meurtriers de M. Arne sont sur mon navire, pourquoi les gardes ne viennent-ils pas les arrêter ? »

« Je les ai suppliés toute la nuit de venir », dit Thorarin, « mais ils n'ont pas voulu ; ils prétendent qu'il y a ici, à bord, plus de cent soldats écossais et ils n'osent pas se mesurer avec eux ; j'ai donc pensé, qu'avec l'aide de Dieu, je viendrais seul te demander de m'aider à retrouver cette jeune fille ».

« Comment sais-tu que les meurtriers sont ici ? » insista le capitaine.

« Parce que je vois à ton bord un coffre que je ne connais que trop », répondit Thorarin. « Il contient l'argent de M. Arne, et où est son argent, là aussi, je pense, sont ses meurtriers ».

« Ce coffre appartient à Sir Archie et à ses deux amis », dit le capitaine.

« Oui », dit Thorarin, en le regardant dans les yeux. « En effet ce coffre appartient à Sir Archie et à ses deux amis ».

Le capitaine se tut quelques instants et regarda autour de lui.

« Quand crois-tu que la glace se brisera dans cette crique ? » demanda-t-il.

« Tout est si étrange cette année », dit Thorarin. « Dans cette crique, la glace disparaît en général très tôt à cause du fort courant qui y passe ».

Le capitaine regarda vers la mer. Le soleil du matin étincelait dans le ciel ; les navires délivrés circulaient en tous sens et les oiseaux de mer jetaient des cris de joie. Les poissons sautaient à la surface de l'eau, follement heureux de leur délivrance. Les mouettes qui avaient dû chercher leur

nourriture au loin, revenaient en bandes serrées vers leurs champs accoutumés.

Le capitaine ne put supporter ce spectacle. « Suis-je donc un de ceux qui font le mal ? » s'écria-t-il, « dois-je m'obstiner à ne pas comprendre pourquoi Dieu me ferme les portes de la haute mer ? Dois-je périr à cause des coupables qui sont sur ma galéace ? ».

Il s'avança alors vers ses matelots et leur dit : « Je sais maintenant, pourquoi nous sommes les seuls retenus ici, alors que tous les autres bâtiments ont pu prendre la mer ; c'est parce que nous avons des assassins à bord ». Puis il descendit à fond de cale et, s'adressant aux soldats écossais qui s'y trouvaient :

« Écoutez-moi », commanda-t-il. « Vous resterez tranquilles, quel que soit le bruit que vous entendrez. Dieu ne permet pas que nous donnions asile à des meurtriers. Si vous m'obéissez, je vous donnerai tout l'argent contenu dans le coffre de M. Arne ». À Thorarin, le capitaine dit : « Va vers ton traîneau, et jette sur la glace tout ton poisson ; tu vas avoir un autre chargement à conduire ».

Et le capitaine avec ses hommes, envahit la cabine où Sir Archie et ses amis dormaient. Ils se jetèrent sur eux pour les garrotter.

Quand les trois Écossais voulurent se défendre, on les frappa à coups de hache en leur criant : « Vous êtes des assassins, avez-vous cru pouvoir échapper au châtement ? Ne savez-vous pas que c'est à cause de vous que Dieu nous tient enfermés ici ? Vous appelleriez en vain les soldats à votre secours. Ils se partagent l'argent de M. Arne et le pèsent dans leurs bonnets. C'est à cause de cet argent que vous avez assassiné, c'est à cause de cet argent que vous serez punis ».

Thorarin n'avait pas encore jeté tout son poisson sur la glace lorsqu'il vit arriver le capitaine et ses matelots. Au milieu d'eux marchaient trois hommes succombant presque à leurs blessures.

« Dieu ne m'a pas appelé en vain », dit le capitaine. « Quand j'ai compris ce qu'il me demandait, j'ai obéi aussitôt ».

On mit les prisonniers sur le traîneau et Thorarin les conduisit à Marstrand.

Dans la journée, le capitaine se retrouva sur sa galéace, posté sur le gaillard d'avant, interrogeant l'horizon. Rien n'était changé encore ; la glace était toujours là, bloquant la crique. Soudain il vit venir à lui un long cortège. C'étaient toutes les femmes de Marstrand, vêtues de noir, escortant quelques jeunes garçons qui portaient un brancard.

« Nous sommes venues chercher une jeune fille qui est morte et qui est à bord de ce navire », dirent-elles au capitaine. « Les assassins ont avoué qu'elle avait donné sa vie pour les empêcher de fuir, et nous sommes venues pour la ramener à Marstrand avec tout l'honneur qu'elle mérite ».

Elsalil fut étendue sur le brancard. Ses compagnes pleurèrent sur la jeune fille qui, pour livrer celui qu'elle aimait, avait sacrifié sa vie. À mesure que le cortège s'éloignait, les vagues furieuses bondissaient à sa suite, brisant enfin la glace rendue impuissante, et quand les femmes arrivèrent à Marstrand avec le corps d'Elsalil, toutes les portes de la mer étaient ouvertes.

FIN

Ce livre numérique :

a été édité par :

**l'Association Les Bourlapapey,
bibliothèque numérique romande**

<http://www.ebooks-bnr.com/>

en février 2013

– Élaboration :

Les membres de l'association qui ont participé à l'édition, aux corrections, aux conversions et à la publication de ce livre numérique sont : Anne C., Françoise.

– Sources :

Ce livre numérique est réalisé d'après : Selma Lagerlöf, *L'argent de Monsieur Arne*, trad. par Elisa Girod-Hoskier, Poissy, Lejay fils et Lemoro, 1910. L'illustration de première page est tirée d'une aquarelle de Anne Van de Perre, *Soleil couchant sur la piste de fond du Manon*, 2008.

– Dispositions :

Ce livre numérique – basé sur un texte libre de droit – est à votre disposition. Vous pouvez l'utiliser librement, sans le modifier, mais uniquement à des fins non commerciales et non professionnelles. Merci d'en indiquer la source en cas de reproduction. Tout lien vers notre site est bienvenu...

– Qualité :

Nous sommes des bénévoles, passionnés de littérature. Nous faisons de notre mieux mais cette édition peut toutefois être entachée d'erreurs et l'intégrité parfaite du texte par rapport à l'original n'est pas garantie. Nos moyens sont limités et **votre aide nous est indispensable ! Aidez-nous à réaliser ces livres et à les faire connaître...**

– Autres sites de livres numériques :

La bibliothèque numérique romande est partenaire d'autres groupes qui réalisent des livres numériques gratuits. Ces sites partagent un catalogue commun qui répertorie un ensemble

d'ebooks et en donne le lien d'accès. Vous pouvez consulter ce catalogue à : www.noslivres.net.

Vous pouvez aussi consulter directement les sites répertoriés dans ce catalogue :

<http://www.ebooksgratuits.com>

<http://beq.ebooksgratuits.com>,

<http://efele.net>,

<http://bibliotheque-russe-et-slave.com>,

<http://gallica.bnf.fr/ebooks>,

<http://www.gutenberg.org>.

Vous trouverez aussi des livres numériques gratuits auprès de :

<http://www.echosdumaquis.com>,

<http://www.alexandredumasetcompagnie.com/>,

[m/](http://www.alexandredumasetcompagnie.com/),

<http://fr.feedbooks.com/publicdomain>,

<http://fr.wikisource.org> et

<https://fr.wikibooks.org/wiki/Wikilivres:Bienvenue>.